CINQUIÈME ANNÉE. — N° 109 15 JUILLET 1901 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

DEUX JOURS A TILLY

Depuis que nous avons décidé de rompre le silence que nous nous étions imposé à l'égard des événements de Tilly, les lettres de félicitations et d'encouragement nous arrivent en foule.

Un grand nombre d'entre elles seraient intéressantes à reproduire, et nous les reproduirons un jour, si besoin est. Ce que nous voulons seulement constater aujourd'hui, c'est que Tilly n'est pas oublié, c'est que les touchantes ou émouvantes scènes du Champ Lepetit sont restées gravées dans toutes les mémoires, c'est que, malgré l'hostilité ou, pis encore, l'indifférence de certains, l'espoir subsiste, fervent et vivace, d'un dénouement heureux qui consolera les âmes de leur longue anxiété...

Ces deux ans de recueillement n'auront pas, au reste, été inutiles. Une sorte de travail chimique a pu s'opérer dans l'esprit des témoins. Leurs impressions ont eu le temps de se dégager de ce qu'elles pouvaient avoir de trop personnel, de trop *subjectif*. Un « précipité » s'est formé, et elles se sont, en quelque sorte, décantées de ce que l'emballement, l'entraînement du moment y avaient ajouté d'irréel ou d'exagéré. Chacun a vu clair en soi-même. Et ceux qui, aujourd'hui, croient en Tilly, y croient, non seulement par un élan de leur cœur, mais par un jugement de leur raison.

Grâce à eux, nous avons déjà réuni, et nous continuerons de réunir les preuves des faits merveilleux que nous nous contentions autrefois de décrire. Nous faisons même, à ce propos, appel à ceux de nos amis qui posséderaient des preuves de ce genre et qui ne nous les auraient point encore communiquées.

Nous entrouvrirons ce dossier, avec, bien entendu, toutes les conditions de discrétion qu'on nous indiquera. C'est ainsi que nous éviterons de parler des faits de conversion, qui sont innombrables, et de nature à impressionner vivement la Commission d'enquête qui sera peut-être nommée, mais qui, en raison même de leur caractère délicat et intime, ne peuvent guère être livrés à la discussion du public et doivent être laissés à l'appréciation des seuls théologiens.

C'est ainsi que nous éviterons également de parler des autres « grâces » obtenues, lorsqu'elles seront purement morales.

Nous nous bornerons à publier celles des pièces de notre dossier qui constateront des faits matériels contrôlables, des guérisons, par exemple.

Des guérisons, surtout. Jusqu'à présent, on ne s'est guère occupé des guérisons de Tilly. On en citait une, par ci, par là — et l'on revenait aux apparitions !

Or, depuis que les apparitions ont cessé, il semble que les guérisons se soient multipliées.

Il s'ensuit que le sens général des événements de Tilly pourrait peut-être se déduire ainsi :

Première phase : Les visions de l'Ecole des sœurs. La Vierge, après s'être montrée aux

enfants, manifeste que son désir est qu'on édifie une basilique, sur le lieu des apparitions.

Deuxième phase : Les visions du Champ, et principalement celles de Marie Martel. Elles ont pour but d'indiquer, dans les détails, l'emplacement, les dimensions, l'architecture de la basilique, et aussi les deux dévotions qu'on y devra pratiquer : le Rosaire, le Sacré-Cœur.

Troisième phase : Les faits merveilleux de toutes sortes et, spécialement, les guérisons. Ce sont les « miracles » qui confirment la nature divine des manifestations précédentes.

Que si, à propos de ces guérisons, les sceptiques objectaient :

— S'il y en avait eu autant que vous le dites, ça se saurait !

Je répondrais :

— Non, ça ne se saurait pas ! et justement parce que, depuis deux ans, nous nous étions fait une loi de nous taire. Mais ça va se savoir.

Toutefois, avant de commencer la publication de quelques-uns des documents de mon dossier, j'ai voulu revoir les lieux où, moi aussi, j'ai vécu des heures si douces et si attachantes, et parcourir encore ce paysage normand, si riant et si fin, où, selon l'expression du poète, on heurte à chaque pas un souvenir...

Quand je suis arrivé, le soleil inclinait déjà vers le couchant. Sur l'impériale de l'omnibus du père Morel (car la *patache* est devenue *omnibus* en attendant qu'elle devienne *tramway*) j'ai traversé le bourg d'Audrieu qui semblait encore faire la sieste, puis j'ai respiré à pleins poumons la brise de mer, dans la plaine où ondulaient les grasses moissons jaunissantes, tachetées de place en place de groupes d'hommes et de femmes qui nous regardaient passer en épongeant du bras leur front en sueur..

Et nous avons atteint les premières maisons de Tilly. Il y en a de nouvelles, pimpantes et gaies. Dans un herbage, j'ai aperçu la silhouette de Marie Martel qui, péniblement, aux côtés de sa mère adoptive, Mme Henry, fanait. Je suis passé devant le presbytère, devant le Calvaire, devant l'église, par dessus la Seulles aux eaux transparentes, et je n'ai pas tardé à débarquer dans la cour de l'hôtel St-François, restauré, agrandi, et tout plein, comme jadis, d'allées et venues...

Quelques « fidèles » étaient là, arrivés de la veille ou du matin. Le temps de leur serrer la main, de me laisser conduire à ma chambre par Morel, rajeuni vraiment depuis sa maladie... Et, débarrassé de la poussière du voyage, je monte au Champ.

J'avoue que je ne me suis pas trouvé sans émotion en y arrivant. J'y ai ressenti quelque chose de ce qu'on doit ressentir lorsqu'après une longue absence, on revient à sa terre natale.

Tilly, pour certaines personnes, est un peu, après tout, comme la terre natale. C'est là qu'elles ont éprouvé leurs plus fraîches, leurs plus profondes impressions, et qu'une sorte de renouveau s'est mis à fleurir en elles. Elles n'y sont pas nées, dans le sens littéral du mot : mais il leur a semblé y renaître.

Et, de fait, tous les spectacles dont mes yeux avaient été les témoins, tous les sentiments, toutes les pensées qui avaient traversé mon esprit à la vue de ces spectacles, me revenaient délicieux, adoucis, apaisants, comme des souvenirs d'enfance.

Je revoyais la foule des pélerins autour des baraques foraines aujourd'hui fermées, sauf une où l'on peut encore s'approvisionner de cierges. Je revoyais le Champ, autrefois durci sous le piétinement continu des pélerins, aujourd'hui revêtu d'une toison d'épis, si drue que jamais, je crois bien, je n'en ai vu de pareille. Je revoyais l'Ormeau, naguère verdoyant, et maintenant sec, sans feuilles, comme un squelette parmi les autres arbres de la haie,

Je revoyais enfin la statue de la Vierge et la cabane en planches qui l'abrite, statue dont j'ai dit tant de mal parce que je la trouvais laide dans l'éclat de ses couleurs trop neuves, cabane que je comparais à une cabine de bain de mer, et qui faisait une tache si crue, si hostile, dans le passage environnant, si simple, si calme, si uni de tons.

Mais je n'avais plus pour la statue, ni pour la cabane, cette répulsion d'autrefois. La cabane a fini par se mêler au décor, par s'y fondre. La statue a perdu son luisant. Ses couleurs se sont

éteintes. Elle n'a plus l'air d'une étrangère. Elle semble être du pays depuis toujours.

Autour d'elle, des *ex voto*, des béquilles pendent aux murs, parmi les étoiles de papier doré, parmi les fleurs fraîches, que toujours renouvelle la piété de Marie Martel...

Je traverse la haie. Je me trouve dans l'herbage où Marie eut ses dernières visions, où se dressera la Basilique ! Une odeur de foin coupé, saine et sucrée, embaume l'atmosphère.

L'heure est délicieuse. La chaleur du jour est tombée. Des vaches, couchées sur le sol, tendent le cou, hument la brise qui passe. Là-bas, à l'horizon, sur un fond de verdure dont les teintes se dégradent, et sur lesquelles s'enlève, de-ci, de-là, la note jaune d'une meule, quelques nuages, légers, diaphanes comme la gaze d'une écharpe, planent et flottent. On entend par un intervalle le chant très lointain d'un coq ou des appels de faneurs, qui résonnent, clairs, distincts, dans l'air vibrant, dans le grand silence de cette fin de journée.

De longs instants, j'ai rêvé là, empli d'une joie immense et indicible, et j'eus le sentiment — illusion peut-être — que toutes les prières, que tous les espoirs, qui, de ce coin de terre française, étaient montés vers le ciel n'étaient point restés inentendus.

Il y a dans la vie de ceux qui pensent et de ceux qui agissent, des heures où ils entendent en eux une voix, qui n'est pas seulement celle de leur conscience, qui est comme une voix d'en haut, et qui juge les idées qu'ils ont répandues ou les actions qu'ils ont accomplies.

Qu'on m'excuse de cette confession (et qu'on me pardonne aussi cette vanité), dans le calme de ce beau soir, l'esprit dégagé de toutes les préoccupations ordinaires de la vie, j'ai eu le sentiment très net que, ce que j'avais fait pour Tilly, j'avais bien fait de le faire et que tous mes efforts ne seraient point perdus.

Quelque chose aussi me disait que le moment était venu de ne plus rien négliger en vue d'obtenir de l'autorité ecclésiastique qu'elle fasse, vis-à-vis des événements du Champ Lepetit, ce que, de tout temps, les évêques ont fait vis-à-vis des événements de ce genre qui s'étaient déroulés dans leur diocèse.

J'étais sous l'impression de cette pensée lorsque, en quittant le Champ, je me rendis chez le doyen. Des roses innombrables, parmi lesquelles éclatent les fleurs sanglantes d'un cactus, égaient la petite cour du presbytère. M. le curé est dans son jardin. Je l'y rejoins et nous nous promenons un moment dans les allées ombreuses qui s'enfoncent sous des frondaisons si épaisses que je les comparais jadis à un cloître de verdure.

M. le doyen n'a pas changé.

Il me sourit de ses yeux clairs où se reflètent le calme et la loyauté de son âme. Nous causons. Il ne sait rien ou ne veut rien dire des dispositions de Mgr Amette. Il ne cherche peut-être même pas à les connaître. Qu'importent, en effet, les dispositions de Monseigneur ! Si la sainte Vierge désire qu'on vienne en pèlerinage à Tilly, elle saura bien s'arranger pour cela !

Il m'a entraîné dans son salon :

— « Tenez, me dit-il. Voici les preuves des guérisons obtenues en ces derniers mois. »

Il ne m'en dit pas plus. Mais cela, évidemment, signifiait : « Comment voulez-vous qu'avec des attestations aussi nombreuses de faveurs obtenues, on ne finisse pas par reconnaître que c'est la Mère de Dieu qui s'est montrée sur le plateau ? »

Mais il n'est pas pressé, Monsieur le Doyen ! Bâti à chaux et à sable, il peut attendre l'heure où Tilly triomphera de la malveillance des uns et de l'indifférence des autres. On devine, à son accent, la conviction que ce triomphe, il le verra !

Mais ne l'interrogez point sur cet état d'esprit que vous devinez en lui. Il ne vous répondra point. Ne lui demandez pas de vous confier quelques-uns des documents précieux qu'il vous montre avec une certaine fierté. Il refusera de vous les communiquer.

Sa discrétion, comme au premier jour, malgré le désir très légitime qu'il pourrait avoir de faire connaître les nouveaux bienfaits de « Notre-Dame-de-Tilly » est absolue.

Lettres de prêtres, certificats de médecins,

attestations de toutes sortes, se comptent, non par centaines, mais par milliers.

La tentation que j'aie eue de me jeter sur ces liasses méthodiquement classées, ou de me les faire livrer par la ruse, vous l'imaginez facilement !

J'ai résisté. C'est, après tout, M. le doyen qui a raison. Ces dossiers doivent rester intacts, inviolés, jusqu'au moment où il plaira à Mgr Amette ou à son successeur d'en prendre connaissance et de les confier à une commission de théologiens.

Aussi bien, en dehors des témoignages qui ont été adressés à M. le curé de Tilly, il en est d'autres, en nombre assez imposant pour que, de bonne foi, ceux qui les liront ne puissent plus nier les « miracles » du champ Lepetit. Ils ont, ces « miracles », — au moins en apparence, car je ne veux rien préjuger — les mêmes caractères que les miracles de Lourdes.

Les dossiers du curé de Tilly, ce sont les troupes d'arrière-ligne, c'est la réserve qui donnera lorsque, par les faits que nous aurons rendus publics, le parti pris qu'on nous oppose sera, je l'espère, ébranlé, et que l'autorité diocésaine voudra, enfin, savoir !...

J'ai rendu visite ensuite à Marie Martel. En pénétrant dans la salle à manger de la maison de Mme Henry, j'ai cru entrer dans une chapelle. Dans tous les coins, la voyante a installé des manières de petits autels, environnés de fleurs. Les plus fleuris sont ceux de la Vierge et du Sacré Cœur.

Parmi les cadres, qui pendent au mur, je remarque une photographie d'un tableau représentant la Sainte-Famille, d'après une vision de Marie (ce tableau a son histoire que nous raconterons bientôt) et un grand croquis, de la main de la voyante, complétant et rectifiant, avec une ignorance parfaite de la perspective et une gaucherie enfantine, mais d'une façon très claire, l'aquarelle exécutée par René Binet. Un jour prochain, je retournerai à Tilly avec René Binet qui m'a promis de faire, sur ces indications nouvelles, un nouveau dessin qui sera la représentation, aussi définitive que possible, de la Basilique...

Pendant que je regardais son croquis, Marie Martel, que Mme Henry était allée chercher, vint me rejoindre.

Elle m'a paru un peu épaissie de corps, mais son visage est resté le même. Elle souffre toujours beaucoup — d'effroyables maux de tête notamment, qui la prennent en général le mercredi et ne cessent plus de la semaine. Pourtant, aujourd'hui (c'est un samedi) elle a eu quelque répit, et elle en a profité pour aider Mme Henry à faner...

Elle a toujours ce genre d'esprit qui ravit ou qui déconcerte selon les cas, et qui est un mélange de puérilité au-dessous de son âge, de subite gravité lorsqu'il s'agit de la religion, et d'à-propos très malicieux.

Je lui demandais, un tantinet pour la faire parler :

— Il est des gens, dans le bourg, qui prétendent que vous auriez annoncé que Mgr Amette commencerait l'enquête sur Tilly, mais qu'il ne la finirait point, et ces mêmes gens prétendent que c'est à cause de cette prédiction que Monseigneur retarde la réunion d'une commission de théologiens pour retarder d'autant le moment de sa mort.

Sur un ton, d'abord grave, car elle citait la parole même qu'elle avait entendue prononcer par l'apparition, elle déclara :

— « J'ai dit *Il la commencera, un autre la finira.* »

Puis, sur un ton plein de malice :

— Mais quand bien même j'aurais dit qu'il la commencerait et qu'il ne la finirait point, cela n'aurait pas forcément signifié que Monseigneur mourrait avant la fin de l'enquête ; cela aurait pu signifier aussi bien qu'avant la fin de l'enquête, il aurait été nommé archevêque !

La conversation roule naturellement sur les divers incidents de la vie mystique de la voyante. Elle a cessé, comme on sait, de contempler la « Vierge » pendant ses extases. Elle a vu seulement, parfois, les anges qui, autrefois, environnaient la Vierge.

Par contre, elle entend des voix. Parfois c'est la voix de la Bonne Mère. Elle la reconnaît. Parfois c'est la voix du Sacré-Cœur. Plus souvent encore ce sont des voix mêlées qui,

lorsqu'elle récite le Rosaire, font les réponses, en un murmure atténué qui ressemble à une plainte. Elle croit que ce sont des âmes trop délaissées du Purgatoire.

Marie, d'un ton enjoué et candide, me conte aussi les menus faits de sa vie journalière. Les oiseaux, comme jadis, sont ses amis. Une hirondelle est entrée l'autre jour dans la maison ; elle s'est blottie dans un pli du manteau bleu pâle de la statue de la sainte Vierge, où Marie Martel est venue la prendre. La bestiole s'est laissée faire, puis elle s'est envolée et est allée se poser sur l'épaule du « Sacré-Cœur ».

Je demande à la voyante si elle ne montera point au Champ. Je n'ai pas de chance : elle en vient. Elle y monte tous les jours, quelque temps qu'il fasse. Elle n'y a jamais manqué, sauf les jours où ses souffrances la clouaient au lit. Je pourrai donc l'y voir demain.

De fait, le lendemain, elle est arrivée devant la chapelle, vers deux heures. Elle a déposé un bouquet de fleurs fraîches sur le piédestal de la statue et, à genoux, dans le fond gauche de l'abri, elle s'est mise à réciter le Rosaire.

Mme Henry et les personnes présentes répondaient. Au troisième mystère joyeux, la voix de Marie se tut. Déjà, à deux ou trois reprises, elle avait, en récitant les *Ave*, paru hésiter, comme arrêtée par un défaut de mémoire. De grosses larmes roulèrent de ses paupières baissées sur ses joues. Un sanglot souleva sa poitrine et contracta ses traits.

Les témoins avaient fait silence, émus, attentifs. La voyante semblait en proie à une peine profonde. Elle baissait la tête, comme on la baisserait sous des reproches qu'on sentirait mérités...

Cela dura un long instant, puis elle essuya ses larmes et reprit la récitation du Rosaire.

Le Rosaire achevé, elle pria encore pour les âmes du Purgatoire ; après quoi, accompagnée de sa mère adoptive, elle se rendit à l'église dont la cloche sonnait les vêpres...

Le soir, je retournai chez Marie.

Les souffrances l'avaient reprise. Pourtant, elle voulut bien me recevoir. Elle avait l'air d'une enfant qu'on a grondée...

Elle me dit que le « Sacré-Cœur » n'était pas content, que c'était lui qui, pendant la récitation du Rosaire, lui avait parlé avec sa voix sévère. Il lui avait ordonné qu'on le prie davantage, lui avait annoncé que les châtiments allaient passer...

Marie, en me disant cela, avait quitté le ton de la conversation. Elle regardait droit devant elle, les yeux brillants d'une flamme triste, avec une conviction éloquente.

En dehors de ses extases, je ne lui avais jamais vu cette expression de visage, cette gravité ardente :

— Les villes où l'on adore le Sacré-Cœur seront épargnées. Qu'on se hâte, qu'on se hâte car les châtiments vont passer !

Je suis parti, quelques instants plus tard, sous l'impression de cette scène, qui fut très courte, mais très saisissante, et que j'aurais voulu rendre dans sa simplicité, dans sa sincérité...

Et me voici maintenant de retour à Paris. L'impression que je rapporte de ce voyage est très forte. Dans les souvenirs et dans les émotions que j'ai retrouvés en ces lieux bénis, j'ai puisé le courage (que pour mille raisons qu'on devine, je sentais faiblir en moi à certains moments) de plaider à nouveau la cause de Tilly. Je la replaiderai.

Et, dès le numéro prochain, je publierai quelques documents intéressants.

GASTON MERY.

LE MÉDIUM MALGRÉ LUI

HENRY DE M...

Mon dernier article : le « Merveilleux au cimetière Montparnasse », a été accueilli avec un certain scepticisme. C'était fatal et je m'y attendais. Le fait, cependant, avait été rigoureusement contrôlé et soumis à une critique sévère ; mais le doute, la négation de ce que l'on n'a point vu, est un sentiment si humain que je ne fais à quiconque un crime d'avoir suspecté la véracité de mon récit.

Celui d'aujourd'hui aura-t-il plus de chance ? Je l'ignore, mais j'ose à peine le croire.

Henry de M..., l'illustrateur d'un des principaux

ouvrages de Jules Bois, fut une des figures les plus intéressantes et les moins connues de la science du Merveilleux. Dessinateur de talent, musicien admirable, il fut enlevé, il y a deux ans, par la terrible tuberculose, à l'affection de sa mère qui, n'ayant plus personne à aimer en ce monde, entra dans un couvent de Carmélites. C'est pour cette mère, c'est pour lui épargner de trop douloureux souvenirs, que nous taisons le nom de l'infortuné qui, en pleine jeunesse, à vingt-cinq ans, s'en fut, la laissant seule avec sa douleur...

Henry de M... fut, dès son enfance, un médium d'une extraordinaire puissance. A l'âge de huit ans, ses parents — très aisés — l'emmenèrent visiter la Grèce, Constantinople, l'Egypte. L'enfant n'avait forcément à cet âge que de vagues notions de géographie. Or, durant tout le voyage, il annonça à l'avance le nom des rues qu'on allait traverser en quittant le bateau, il décrivit les beautés des villes, leurs richesses, et guida partout, aussi sûrement qu'un indigène, son père et sa mère stupéfaits. Bien mieux, il conversait sans peine — et dans leur propre langue — avec les habitants des pays traversés. Ainsi, le grec parlé, l'hébreu, même le cophte furent tour à tour employés par l'enfant qui se sentait déjà, à cette époque, la chose de cet « esprit » qui, durant toute sa vie, substitua sa volonté propre à la sienne.

Il avance en âge, sa médiumnité augmente d'une façon effrayante et contre son désir. Il n'est plus rien qu'un instrument, qu'une machine au service d'une puissance surnaturelle, et cet homme intelligent, plein de vigueur, crie son désespoir d'une telle déchéance morale.

Innombrables sont alors les faits extraordinaires qu'il provoqua et ce n'est pas en quelques lignes que je pourrais les rapporter tous. J'ai donc dû opérer une sélection aussi sévère qu'impartiale, rejetant délibérément tout ce dont je suis incapable de fournir la preuve et ne conservant que très peu de faits, mais des faits probants et décisifs, contrôlés par une foule de personnes dont le témoignage ne peut être suspecté.

Dans un dîner, au dessert, Henry de M... sort de sa poche un étui à cigares et se met en demeure d'en offrir à ses amis : l'étui est vide ! Notre médium, fort ennuyé, s'excuse de son mieux, quand, à la surprise générale, de superbes londrès apparaissent soudain et sont déclarés excellents. — Navré, Henry de M.. quitta la table Depuis il a toujours nié le fait, comme tous les autres, du reste, tant était grande sa honte d'avoir un tel pouvoir.

Habile prestidigitateur ! me dira-t-on. Oui, habile, très habile prestidigitateur celui qui, déposant sur une table un étui vide, peut le remplir sans y toucher !

Je ne citerai que pour mémoire l'araignée gigantesque — une de ces chinoiseries qu'on trouve dans les bazars — quittant le fil qui la retenait au plafond, faisant le tour de la pièce et allant ensuite reprendre sa place première. Pour mémoire également, les candélabres allumés se transportant d'eux-mêmes d'une chambre à l'autre. — J'en passe et des meilleurs, car j'ai hâte d'arriver à deux faits absolument merveilleux — dans le sens le plus étendu du mot — qui prouveront la force aussi extraordinaire qu'involontaire du médium Henry de M...

Le premier consiste en ce qu'on appelle dans les sciences occultes : un phénomène d'apport. — Dans une réunion, alors que personne n'avait même essayé de provoquer un tel phénomène, des petits sarcophages en plomb apparurent sur une table. Ils étaient au nombre de six : le plus grand ayant quinze centimètres de longueur, le plus petit cinq à peine. Au centre, admirablement gravé, le blason d'une vieille maison d'Alsace ; aux deux extrémités, de fines allégories représentant : « Une âme bien heureuse » et « L'éternité ». — Vous pensez avec quelle précipitation on s'empara des objets venus là, qui sait comment ! Hélas, par la bouche d'Henry de M.., l'esprit fit savoir qu'il serait impossible de les conserver. On se hâta donc de les dessiner aussi exactement que possible et ces reproductions, signées par de nombreux témoins, je les ai vues et calquées, et je les tiens à la disposition des lecteurs sceptiques. — Pour éviter toute supercherie, tout enlèvement, on renferma dans une malle, sous clef, l'apport des esprits : quelques instants après ils avaient disparu.

Le second fait dont je vais parler est plus inouï, plus incompréhensible encore que le premier. Il s'agit, en effet, du dédoublement physique — matériel, pour ainsi dire — du médium Henry de M.. — Un certain soir (cela lui arrivait, au reste, fréquemment) il tombe vers dix heures en catalepsie, chez des amis. On lui donne tous les soins voulus, on le veille sans le quitter un seul instant : il reste ainsi jusqu'au lendemain soir, six heures. Il rentre de suite chez lui. Sa mère, ne manifestant aucune joie de le revoir après cette absence d'une nuit et d'un jour, il lui en fait la remarque. « Comment, tu as été absent, dit-elle, mais tu rêves, mon pauvre chéri ! Nous avons mangé ce matin des pêches, tu t'en souviens bien, c'était la première fois, et tu m'as même fort embrassée pour t'avoir procuré ce plaisir. » — Henry de M... s'était-il donc trouvé, en chair et en os, à deux endroits à la fois ? Ma foi, toute troublante et périlleuse que soit la réponse, je répondrai : oui, car il m'est impossible de mettre en doute

la bonne foi des témoins de ce bizarre événement qui a été dûment contrôlé, est-il utile de le dire?

Ce médium, désespéré de l'être, comme je l'ai fait remarquer plus haut, était un délicieux artiste. Dessinateur de mérite, il a donné de véritables chefs-d'œuvre dans le livre de Jules Bois. Mais sous l'influence de l' « esprit », il a produit des choses plus bizarres que belles. Il le regrettait profondément et se lamentait de voir cette volonté étrangère, ce mystérieux et puissant inconnu, lui gâcher son talent.

Musicien exquis dans son état normal, il devenait incomparable en état de médiumnité. Exactement le contraire du dessin. Il avait alors la faculté de s'emparer complètement de la personnalité des Maîtres dont il interprétait les œuvres et ce n'était point une imitation, mais une identification absolue. Jouait il de l'Offenbach? On le voyait tirer à chaque instant un toupet de cheveux imaginaire, tic familier de l'auteur d'*Orphée aux Enfers*. Etait-ce une orchestration d'Halevy? Sa manchette était constamment ramenée sur la main. Et mille autres détails qu'il serait oiseux de raconter ici et qui ne prouveraient rien de plus.

Henry de M... eut une mort affreuse, terrible. Miné par la tuberculose, épuisé par la lutte contre « son tyran » comme il appelait l' « esprit », il atteignit un état voisin de la folie et son dernier soupir dut être un soupir de soulagement, une joie immense de quitter cette terre où il n'avait point vécu ..

René Le Bon.

LES GRANDS VISIONNAIRES

Milton

Milton, mêlé à la révolution sanglante où tomba, sous la hache fatale, la tête d'un Stuart; secrétaire de Cromwell, le farouche Protecteur, et apologiste même du régicide, en deux mots Milton politique, présente un côté étroit, sectaire, *jacobin* avant la lettre et sans beaucoup d'ampleur; mais quand on entre, avec lui, dans le monde de la poésie évocatrice et de la hautaine vision, tout change: ce n'est plus le même esprit, ce n'est plus le même homme. Génie transcendant, et de rude envolée, il amplifia jusqu'au sublime dans le *Paradis perdu*, les terreurs de l'Enfer où les haines éclatent, où se déchaînent les passions et où plangorent les douleurs, et par antithèse, avec un amour et une poésie incomparables, fit luire, en ce livre, les lueurs liliales et bleues d'un Eden encore inviolé.

Milton naquit à Londres en 1608; il y mourut en 1674, et l'on dirait que toute sa vie, depuis son éclatante jeunesse jusqu'à sa vieillesse plutôt sombre, devait se dérouler, mélancolique et fière, autour de cette suprême vision.

Il reçut une première éducation, en famille, très lettrée, car son père aimait les arts, et composa même de la musique religieuse dont on a conservé des extraits, brillants pour leur temps; puis, à dix-sept ans, il entra au Collège de Christ, à Cambridge, et se fit remarquer par des dispositions poétiques hors de pair.

On cite de lui, à ce tout jeune âge, une ode à la *Nativité* qui fait bien présager déjà le chantre du Sauveur, dans son célèbre poème :

« C'était l'hiver; l'enfant né du Ciel était venu enveloppé dans de rudes et pauvres langes; la Nature s'était dépouillée de sa riante parure pour sympathiser avec son maître : ce n'était pas le moment pour elle de se livrer au plaisir avec le Soleil, son amant; seulement, elle avait caché sa faiblesse sous l'immense neige et jeté sur elle le saint et blanc voile des vierges.

La terre était en paix; les rois demeuraient en silence, comme s'ils sentaient l'approche de leur Souverain. Les vents caressaient les vagues, annonçant tout bas de nouvelles joies au doux Océan. Les étoiles, regardant, immobiles et surprises, ne voulaient pas s'enfuir : malgré toute la lumière du matin, elles s'obstinaient à briller dans le ciel, jusqu'à ce que le Seigneur leur parlât lui-même et leur dît de s'en aller. »

Milton se retira ensuite chez son père, en sa campagne d'Horton, près de Colebrooke, et pendant cinq années d'un travail acharné, il s'ensevelit littéralement dans les livres, puis il voyagea, vit Galilée à Florence, et Léonora à Rome: la vue de cette femme même devait lui rester toute sa vie, comme une apparition céleste: « Une autre Léonora ravit le Tasse qui devint insensé par l'ardeur de l'amour. Ah! qu'avec bonheur, de ton temps, Léonora, l'infortuné se serait perdu pour toi! »

Après avoir visité Venise, il revient, rappelé par les troubles de sa patrie, et prend une part active aux premiers événements de la Révolution; mais comme s'il sentait lui-même que là n'était pas sa vraie place, il rêve à un grand poème et il a la vision de sa gloire future: « Peut-être avec le temps, le travail et le penchant de la nature, j'enverrai *quelque chose* d'écrit à la postérité, qu'elle ne laissera pas volontiers mourir : je suis possédé de cette idée. Mais il ne suffit pas d'invoquer les filles de mémoire, il faut, par des prières ferventes, implorer l'Esprit éternel; lui seul peut envoyer le Séraphin qui, du feu sacré de son autel, touche et purifie nos lèvres. »

En attendant, il est mêlé aux passions, aux tribulations, aux colères du peuple ; il écrit des pamphlets, il propose des réformes ; il crée même jusqu'à des mots de la langue constitutionnelle moderne : *fonctionnaires*, *décrets*, *motions*, etc.

Cromwell mort, Milton est arrêté et mis en prison, mais bientôt relâché ; et il reste, seul peut-être, fidèle à la mémoire du Protecteur.

Et le voici aveugle, sans fortune, mais fier toujours. Sa femme lui conseille d'accepter son ancienne place de secrétaire du Conseil, et il lui répond amèrement : « Vous êtes femme, et vous voulez avoir des équipages ; mais moi, je veux mourir honnête homme. »

C'est alors que dans la solitude, en un intérieur modeste et pauvre, avec ses filles qui lui font, à tour de rôle, la lecture, d'Isaïe en hébreu, d'Homère en grec, et d'Ovide en latin, il rêve à son poème fameux, il en dicte les vers admirables, il en élabore les conceptions grandioses. Et, pour cela, il se croit recherché, la nuit, par une femme céleste. N'est-ce pas la printanière vision de Léonora qui lui revient, inspiratrice du génie, dans ses vieux jours dépourvus de lumière ?

Et quelle évocation de la lumière même, quand le poète, aveugle, s'écrie :

« Salut, lumière sacrée, fille du ciel, née la première ou, de l Eternel, coéternel rayon ! Puis-je te nommer ainsi sans blâme ? Puisque Dieu est lumière, et que, de toute éternité, il n'habite jamais que dans une lumière impénétrable, il habite donc en toi, brillante effusion d'une brillante essence incréée ! Ou si tu préfères t'entendre appeler ruisseau de pur éther, qui dira ta source ? Avant le soleil, avant les cieux, tu étais ; à la voix de Dieu, tu couvris, comme d'un manteau, le monde qui naissait des eaux noires et profondes ; conquête faite sur le vide infini et sans forme.

« Maintenant, je te visite de nouveau sur une aile plus hardie : échappé du lac Stygien... je sens l'influence de ton vivifiant et souverain flambeau. Mais toi, tu ne visites point ces yeux qui roulent en vain pour trouver ton rayon perçant et ne rencontrent aucune aurore ; tant ils sont profondément éteints dans leur orbite ou voilés d'un sombre tissu !

« Cependant, je ne cesse d'errer aux lieux fréquentés par les Muses... Je n'oublie pas non plus ces deux mortels semblables à moi en malheur (puissé-je les égaler en gloire !) l'aveugle Thamiris et l'aveugle Meonide, et Tirésias et Phrynée, devins antiques. Nourri des pensées qui mettent en mouvement les nombres harmonieux, je suis semblable à l'oiseau qui veille et chante dans l'obscurité ; caché sous le plus épais couvert, il soupire ses nocturnes complaintes...

« Brille donc davantage intérieurement, ô céleste lumière ! que toutes les facultés de mon esprit soient pénétrées de tes rayons ; mets des yeux à mon âme, écarte et disperse tous les brouillards, afin que je puisse voir et dire des *choses invisibles* à l'œil des mortels ! »

Voir et dire des choses invisibles, tel a été, en effet, le but de Milton, et sa pensée primordiale. Son poème commence dans l'abîme, avec le fracas des discours sonores de Satan et des siens ; il se déroule ensuite sur la terre, dans toute la fraîcheur d'un Eden auroral, avec cette idylle immortelle d'Adam et d'Eve que nulle poésie ne surpassera ; et il s'éclaire dans le ciel avec la vision majestueuse et sublime du Fils de l'Homme qui veut mourir pour sauver les enfants de la terre.

Et dans ce poème formidable, il n'y a que deux êtres humains : Adam et Eve. Le reste des personnages — et ils sont légion — est de l'invention absolue du poète : Satan et les démons inférieurs ; les archanges : Ariel, Raphaël, Michel, et les personnages allégoriques : le Chaos, la Mort et le Péché.

C'est bien l'œuvre d'un visionnaire, mais d'un visionnaire presque surhumain.

Sa poésie, toujours égale au sujet, se meut, sublime, quand elle parle au ciel, de Dieu et du Fils, elle se répand en éloquence tempêtueuse dans les abîmes tonitruants de l'Abîme, mais quelle grâce dans l'amour, quelle suavité d'expression pour peindre la création de la femme, sa beauté, sa candeur, son innocence, dans les bosquets embaumés du Paradis !

Milton n'invoque pas la Muse antique pour son inspiration si haute :

« O Esprit ! dit-il, qui préfères à tous les temples un cœur doit et pur, instruis-moi, car tu sais ! Toi, au premier instant, tu étais présent : avec tes puissantes ailes éployées, comme une colombe, tu couvas l'immense abîme, et tu le rendis fécond. Illumine en moi ce qui est obscur, élève et soutiens ce qui est abaissé, afin que de la hauteur de ce grand argument je puisse affirmer l'éternelle Providence et justifier les voix de Dieu aux hommes. »

Et, pendant douze chants, ce poème se déroule dans des milieux vertigineux où l'on a la vision du chaos, de l'infini, de l'éternité, aussi bien que celle de la vie et de la mort. On y passe des blasphèmes de l'enfer aux cantiques du ciel ; on y respire les fleurs exquises de la terre : « O fleurs ! s'écrie Eve, qui, toutes, avez reçu de moi vos noms ! » On y voit Adam — chose sublime en sa simplicité ! — converser familièrement avec Dieu : « J'aurais pu dire à mes enfants, dit-il : sur cette montagne, il m'apparut ; sous cet arbre, il se rendit visible à mes yeux ; entre ces pins, j'entendis sa voix ; au bord de cette fontaine, je m'entretins avec lui. »

C'était, de plus, le vœu de Milton, à part ces évocations surhumaines, de chanter son poème avec toute la beauté désirable :

« Ah ! si j'obtenais de ma céleste patronne un style qui répondît à ma pensée !... Elle daigne me visiter la nuit sans que je l'implore... Il me reste à chanter un sujet plus élevé ; il suffira pour immortaliser mon nom, si je ne suis venu un siècle trop tard, si la froideur du climat ou des ans n'engourdit mes ailes humiliées. »

Milton cependant mourut, sans jouir aucunement de la gloire qu'il avait rêvée. Son œuvre resta longtemps enfouie chez un libraire qui l'avait achetée pour le prix ridicule de cinq livres sterling, mais les grandes et sublimes choses qu'il avait évoquées ne devaient pas mourir avec lui : elles surnagèrent vite dans l'océan de l'oubli, et le *Paradis perdu*, avec la mémoire du poète, restera à tout jamais — ce qu'il est vraiment, en sa haute vision réalisée — profond comme l'abîme, délicieux comme l'amour et majestueusement étoilé comme les cieux.

EMILE MARIOTTE.

Une absence de M. Léon Daudet qui nous a empêché de prendre la photographie de ses mains, nous oblige à remettre à notre prochain numéro la suite de la si intéressante étude de Mlle Fraya.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *La Peste est-elle intelligente?*

Cette visiteuse sinistre que l'iconographie représente sous les traits d'une femme maigre, échevelée, les yeux hagards, volant et vomissant de sa bouche livide d'infectes vapeurs, la Peste, « puisqu'il faut l'appeler par son nom », apparaît une fois encore au fond de notre ciel, comme prête à fondre sur nous. Nous n'en sommes plus fort effrayés. On l'avait annoncée et même prédite pour l'Exposition où, comme d'autres importants personnages, elle s'est abstenue de venir, et cela n'avait pas intéressé les Parisiens. L'homme moderne se croit bien armé contre ces fléaux, où il ne voit que des invasions de microbes, tandis que nos pères y voyaient le glaive même de Dieu. Nous pensons que ce sont les rats et les puces qui les propagent; ils croyaient que c'étaient des esprits vengeurs. « Toutes ces pestes sont l'œuvre de grands et violents démons » dit, dans son traité des *Oracles qui ont cessé*, le bon Plutarque, pourtant un peu sceptique à la manière de Montaigne. Dix-huit siècles plus tard un savant distingué, M. Jobard, directeur du musée industriel de Bruxelles, écrivait encore, dans la *Revue Spiritualiste* (mars 1861) :

« Ne croyez pas que les esprits restent étrangers aux manifestations météoriques et psychiques. Ce sont eux qui répandent ces terreurs paniques qui mettent les armées en déroute, eux qui sèment sur leur passage le choléra, la suette et la peste. Les savants ne savent pas que ce qu'ils appellent miasmes, typhus, épidémies, ne sont que des invasions d'esprits barbares, sous la conduite de quelque Attila fluidique. »

Cette opinion, qui fera pâmer de rire tous les ignorants dotés de la robuste incrédulité du charbonnier, semble moins folle quand on se reporte en arrière, à des documents précis. Ces esprits Barbares, ces Huns de l'éther ne sauraient certainement exister. Et pourtant, ils ont été *vus*.

En décrivant la fameuse peste de Justinien, Procope nous montre toute une armée de fantômes frappant *sur la place publique* ceux qui allaient succomber. Dans une autre peste, qui dépeupla Constantinople, on voyait courir dans les rues des formes qui semblaient couvertes d'un voile noir. Paul Diacre dit que de son temps, en observant la marche de ces spectres, certaines gens parvenaient à désigner à coup sûr les familles qui devaient être frappées. Dans la fameuse peste de Noyon, on voyait sans tête les spectres de ceux qui devaient mourir plusieurs mois après. Dans une peste qui éclata en Egypte au temps de Justinien, on avait cru ainsi voir voguer sur la mer des barques d'airain montées par des hommes noirs sans tête.

Evidemment, ces témoignages de l'antiquité païenne semblent un peu chimériques. Mais peut-être croira-t-on mieux Grégoire le Grand, l'un des plus saints et des plus savants successeurs de saint Pierre, qui parle ainsi, dans ses *Dialogues*, livre IV, ch. 36 :

« Déjà, bien chers frères, et bien avant que l'Italie fut livrée au glaive des Gentils, nous avions vu, vous le savez, se réaliser ce que nous connaissions par l'ancienne tradition, à savoir des armées de lumière se livrer dans le ciel des batailles formidables et se couvrir d'un sang semblable à celui que le genre humain allait bientôt répandre. Mais en 590, il y a trois ans, avant la terrible peste dite « inguinale » et qui devait dépeupler la ville, *vous le savez, on voyait de ses yeux corporels les flèches tomber d'en haut et frapper chaque victime.* »

L'ancienne tradition dont parle saint Grégoire remonte haut dans la Bible. Jehovah envoie la peste à David, irrité de son orgueil. « Et il mourut dans le peuple, depuis Van jusqu'à Boorshéba, soixante et des mille hommes. Mais quand l'ange étendit sa main sur Jérusalem pour la ravager, l'Eternel se repentit de

ce mal et dit à l'ange qui ravageait le peuple : « Assez! retire maintenant ta main » Or, l'ange de l'Eternel était près de l'aire d'Aranna le Jébusien. Et David, voyant l'ange qui frappait le peuple, parla à l'Eternel et dit: « Voici, c'est moi qui ai péché, qui ai commis l'iniquité ; mais ces brebis, qu'ont-elles fait ? »

On sait que le nom du château Saint-Ange vient d'un ange qu'on vit ou qu'on crut voir planer pendant une peste célèbre au-dessus du môle d'Adrien. De même, dans le célèbre tableau de Jean-François de Troy sur la peste de Marseille, on voit des anges secouant du haut des nues des torches enflammées. Nul n'ignore qu'Ambroise Paré dans ses *Monstres célestes* a portraicturé avec soin les esprits méchants des épidémies.

Cette opinion, que des intelligences malicieuses président aux ravages de la peste expliquerait certaines singularités du fléau qui restent mystérieuses pour nous. Ainsi, à Lyon, en 1584, *tous* les protestants furent épargnés ; à Nimègue, en 1736, pas un seul Juif ne succomba, *ne unicus quidem*. (De Guer.) La même immunité en faveur des fils d'Israël fut plusieurs fois observée. On ne peut pas dire pourtant que les Juifs soient comme vaccinés contre les épidémies puisqu'ils furent toujours, en Pologne, les premières victimes du choléra. Une chose plus singulière encore, c'est, comme on l'a souvent observé, que les nationaux d'un pays, éloignés de ce pays, soient frappés à distance, lorsque la peste ravage leur ville natale. On pourrait en citer des centaines de cas Je citerai seulement celui-ci:

« Dans la peste de Nimègue (1736) la famille Van Dam offrit une particularité bien étonnante. Le père envoie deux de ses enfants à Gorcum, en Hollande, où il n'y avait rien. Les deux exilés jouissent d'une santé parfaite pendant trois mois, mais tout à coup ils sont pris de la peste à Gorcum (où elle n'était pas venue) et ils meurent presque au même moment où le père et le troisième enfant succombaient à Nimègue. »

Sans insister plus qu'il ne convient sur ces caprices de la peste, on peut certainement y trouver matière à curiosité et à rêverie.

Par une coïncidence intéressante, l'Eglise fête aujourd'hui, 15 juillet, sainte Rosalie, vierge et recluse de Palerme, dont les reliques miraculeusement retrouvées chassèrent la peste de Sicile, en 1625. Les autres saints qu'on invoque particulièrement contre la peste sont saint Chrysostôme, martyr, saint Roch de Montpellier, saint Firmin, abbé, et sainte Wivine, vierge. On cite des centaines de cas de peste ayant cessé par l intercession des saints ou l'invocation de leurs reliques (saint Honoré, saint Julien, saint François de Paule, sainte Godeberthe, saint Pavace, saint Germain, saint Agricol, saint Grégoire, thaumaturge, la B. Marie des Anges, etc.)

GEORGE MALET

UNE VOYANTE CHEZ LE PAPE

On lisait dans l'*Espérance du peuple*, du 29 juin dernier:

Est-il vrai que le Souverain Pontife donne des inquiétudes à ses médecins? Ce n'est pas seulement la chaleur qui éprouve, dit-on, le Saint Père. Le dernier vote du Sénat et de la Chambre ont péniblement impressionné le Chef de l'Eglise. On espérait à Rome que la loi des associations resterait en suspens jusqu'aux élections générales de l'année prochaine. La brutalité avec laquelle M. Waldeck-Rousseau bouscule les Religieux, la sauvage prêtrophobie de la Haute-Chambre, les discours des orateurs jacobins, les votes de la majorité sectaire, tout a contribué à opprimer l'âme du Souverain Pontife. Ce triste événement était pourtant prévu.

On racontait l'autre jour, dans un salon du faubourg Saint-Germain, qu'une paysanne illettrée, fruste, s'était rendue à Rome, il y a quatre mois, pour faire part à qui de droit de ses hantises et de ses visions. Très mal informés, la plupart des cardinaux croyaient alors que Waldeck-Rousseau traînerait les choses en longueur et userait de son influence pour faire échouer la loi qui porte son nom. Ces fables obtenaient même un certain succès. Or, voici que tout à coup, au milieu de cet atmosphère d'optimisme, retentit un cri d'alarme. C'est une jeune villageoise qui vient dire que le président du Conseil trompe indignement le Nonce et que la loi des associations non seulement sera votée cette année, mais qu'elle sera même appliquée dans toute sa rigueur. Les événements n'ont que trop justifié, hélas ! les pronostics de la bonne paysanne.

Mais tout d'abord, les renseignements qui présentaient M. Waldeck-Rousseau comme un ami, tiède sans doute, paraissaient si sûrs qu'on ne voulut pas ajouter foi aux paroles de la Voyante. Depuis, on est bien revenu de ces préventions, et on se demande si les autres événements annoncés par la paysanne vont se réaliser. Ces vaticinations sont si peu d'accord avec les déductions auxquelles se laisse aller l'humaine sagesse !... Je ne crois pas devoir même vous les communiquer, tant elles heurtent la vraisemblance ! Toujours est-il qu'on procède à une enquête sur les qualités morales et l'état mental de la Voyante.

Nous avons essayé d'avoir confirmation de la nouvelle donnée par notre confrère de Nantes. Il nous a été impossible de trouver une personne en état de nous renseigner.

Nous serions reconnaissant à ceux de nos lecteurs, qui connaîtraient le fait que rapporte l'*Espérance de Nantes*, de vouloir bien nous en adresser une relation un peu détaillée, ou, tout au moins, de nous indiquer le nom et l'adresse de la voyante sur laquelle Rome procèderait à une enquête. G. M.

LE
Merveilleux au Cimetière Montparnasse

J'ai reçu, à propos de mon dernier article sur « Le Merveilleux au cimetière Montparnasse », la lettre suivante, que je me fais un devoir de publier :

Paris, 8 juillet 1901.

« MONSIEUR,

Je viens de lire l'article : *Le Merveilleux au cimetière Montparnasse*, de votre numéro 108.

Je trouve le fait qui est relaté très surprenant, mais je trouve plus surprenant le peu de retentissement qu'il provoque. Je suis particulièrement étonné de cette phrase de l'auteur : « C'est pour ces « très peu » que j'écris ces quelques lignes ».

Enfin, je ne comprends pas que ce fait, véritablement merveilleux, constaté en 1892, ne soit publié qu'en 1901.

Puisque ceux qui se refusent à croire au Merveilleux sont légion, il y a là un argument décisif, irréfutable pour les convaincre, puisque ce phénomène extraordinaire, des cheveux poussant sur du plâtre, peut se constater sur document.

Pourquoi ne pas produire la pièce au grand jour, devant les princes rebelles de la science, devant une Académie de médecine, de telle façon que le matérialiste le plus enraciné lui-même soit bien obligé de s'incliner devant la constatation du fait ?

Je me permets de vous faire cette remarque et j'ajoute que, puisque l'auteur semble craindre un peu le reproche de fumiste, il nous doit cette confirmation, d'autant mieux qu'elle ne porterait aucunement atteinte au respect que doit inspirer la morte.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération ».

R. T.

Lecteur incrédule, mais sans parti-pris.

J'avoue que, si grande a été la surprise de notre correspondant, non moins grande a été la nôtre à la lecture de sa lettre. M. R. T. s'étonne de ce qu'un fait aussi extraordinaire n'ait pas eu le retentissement qu'on en aurait pu attendre. La Presse n'en a que peu ou point parlé, les « Princes de la science » ne s'en sont pas émus. Voilà ce qu'il dit en substance.

Or, c'est le contraire seul qui nous aurait étonnés. La plupart de nos journalistes et de nos médecins contemporains crient, en effet, à qui veut les entendre, que leur culte est celui de la Vérité, de la Lumière ; seulement, ils mettent bien vite leurs mains devant leurs yeux quand on les convie à rendre hommage à leurs dieux !

L'*Echo du Merveilleux* et vingt autres revues ont cité, avec tous documents à l'appui, mille faits extraordinaires : personne n'a bougé. Nous avons parlé des apparitions de Tilly, de celles de Campitello : les Princes de la Science ne s'en sont pas dérangés. On les porterait sur les lieux, on leur mettrait le nez sur les phénomènes, qu'ils nieraient encore.

Voilà pourquoi on n'a guère parlé du masque merveilleux du cimetière Montparnasse.

Maintenant, pour ce qui est de la constatation du fait que j'ai avancé, je me tiens à l'entière disposition de notre correspondant. Je lui indiquerai, s'il le désire, le nom de la personne qui détient la clef du caveau de famille où se trouve le masque merveilleux ; nous irons ensemble constater le phénomène Mais c'est à la seule condition que si M. R. T. le constate comme moi-même et comme M. Mery, il en signera un procès-verbal qui sera publié dans l'*Echo du Merveilleux*, et qu'il s'engagera à faire paraître à ses frais, si c'est nécessaire, dans d'autres journaux.

Puisque M. R. T. tient tant à ce que de tels phénomènes soient connus du monde entier, il n'est que juste qu'il y mette un peu du sien.

R. L. B.

Réhabilitation d'Anna Rothe

Bien que notre collaborateur George Malet ait déjà, dans le dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux*, publié une réponse à l'article que M. H. Vernier a consacré au médium Anna Rothe, on nous demande avec insistance la publication des deux autres documents qui vont suivre.

Nous insérons bien volontiers ces communications, encore qu'un peu longuettes, pour démontrer une fois de plus notre parfaite impartialité.

Mais il va sans dire que, si notre ami H. Vernier le désire, nos colonnes lui sont ouvertes pour une réplique à ces réponses.

Une lettre de M. G. Bèra.

Monsieur,

Je tiens à protester, avec la plus grande énergie et la plus vive indignation, en mon nom personnel, comme témoin oculaire, et au nom de la Rédaction de la *Revue Spirite* et du *Spiritualisme moderne*, revues qui ont éclairé tout récemment le public sur le cas de Mme Rothe, contre l'article paru dans *l'Echo du Merveilleux* du 15 de ce mois, et intitulé : *Un faux Médium démasqué, Anna Rothe.*

Le titre seul de cet article, sans parler de son contenu, dont je dirai quelques mots tout à l'heure, semble calculé pour faire entendre que Mme Rothe *vient* d'être démasquée, ce qui est exactement le con-

traire de la vérité. Comme tous les médiums elle a été en butte à la persécution et à la calomnie, mais il n'est pas équitable de rendre à son égard un jugement définitif sur la seule lecture de libellés diffamatoires, rédigés par la haine et l'ignorance, et dont il a été fait justice à maintes reprises, sans mettre sous les yeux du public le résultat de l'enquête de *ceux qui ont vu*, et, après examen approfondi, se portent garants de la sincérité des manifestations auxquelles ils ont assisté. D'ailleurs, ceux qui se sont livrés sans parti pris à de longues et patientes recherches, sur le sujet si complexe de la médiumnité, savent que la fraude d'un médium ne prouve pas absolument contre lui, si bizarre que paraisse cette assertion; et le Dr P. Gibier, bon juge en la matière, affirme qu'un médium peut être pris en flagrant délit de fraude au cours d'une séance, et donner, à la séance suivante, des manifestations du caractère le plus authentique.

Pour ne pas abuser de votre attention, la discussion du cas du médium Rothe pouvant m'entraîner trop loin, je vous prierais, monsieur, de vouloir bien vous reporter aux articles qui ont paru dans la *Revue Spirite* de ce mois, et dans le *Spiritualisme moderne* du 10 courant. Je suis certain que les administrateurs de ces Revues seraient heureux de vous les faire parvenir, si vous ne les possédiez plus, et si vous en exprimiez le désir, dans le but d'éclairer votre conviction. Vous y verrez notamment que de nombreuses séances ont eu lieu à Paris avec Mme Rothe, toutes couronnées de succès, et que plusieurs ont fait l'objet de procès-verbaux signés, dans un cas, de douze noms, et dans l'autre, d'une trentaine. Vous admettrez bien que quelques personnes, au moins, savaient se servir de leurs yeux et de leur jugement.

A vrai dire, et si vous me permettez cette remarque qui a frappé certainement bon nombre de vos lecteurs, je trouve étrange qu'après avoir accueilli dans votre numéro du 1er juin le rapport, un peu bref, mais favorable, d'un témoin *qui a vu*, vous vous basiez, pour détruire l'impression produite par ce rapport, sur les déductions d'un témoin *qui n'a pas vu*, mais qui étale longuement et complaisamment l'opinion qu'il a ressentie à la lecture de brochures, dont il ne connaît pas l'auteur, ni le but caché, mais qu'il sait de nature à occasionner un grave préjudice. A mon sens, le doute doit toujours profiter à l'accusé; et, faire bon accueil à ce qui peut nuire sans reposer sur des témoignages de premier ordre, dans le but de détruire le bon effet produit par un témoignage de cet ordre, est tout au moins illogique, pour ne pas employer d'expression plus sévère.

Je crois donc que votre rédacteur a agi un peu à la légère, et qu'il doit le regretter, parce que son action n'est pas bonne et qu'elle n'est pas vraie. Lorsqu'il s'est agi pour nous de nous renseigner d'une façon complète et impartiale sur la valeur de Mme Rothe, nous avons commencé pour nous documenter à son égard, nous avons lu les brochures du docteur Bohn, mais nous avons lu aussi les réfutations du docteur Von Gaj et du professeur Sellin, ce dernier autrement instruit et digne de foi que le « jonker » Bohn, jeune homme de vingt-six ans, qui n'a assisté qu'à *deux* séances dans sa vie, qui n'y a rien compris, qui a émis des prétentions inadmissibles et qui poursuit maintenant Mme Rothe de son dépit rancunier.

Il vous suffira, pour vous en convaincre, d'apprendre que les assertions du docteur Bohn, dont vous vous êtes fait l'écho, sont, en général, dénuées de vérité, de l'aveu de centaines de témoins.

C'est ainsi *qu'il est faux* de dire :

1° « Qu'il y a une mise en scène dont Jentsch est l'impresario »; Mme Rothe s'est toujours soumise aux conditions des Comités, et M. Jentsch se tient à l'écart, souvent dans une autre pièce que celle des séances;

2° La table autour de laquelle se placent les assistants a toujours été l'objet d'un examen préalable, ainsi que tous les endroits de la chambre où quelque chose aurait pu être dissimulé. C'est élémentaire, et enfantin à dire;

3° Il est *archifaux* de dire que « l'on ne fouille jamais le médium », et qu'elle cache quoi que ce soit sur elle. C'est matériellement impossible. A Paris, elle a toujours été déshabillée *complètement*, ses vêtements visités un à un, et souvent même, c'est dans des vêtements d'emprunt qu'elle assistait aux séances. La légende des « hanches gonflées de fleurs, et dégonflées après la séance », n'est qu'un conte ridicule;

4° Les apports ne proviennent pas seulement de gauche, mais de partout. On les voit parfois tomber, à la lettre, du plafond, en pleine lumière. Certains assistants ne sont pas à un mètre du médium, qui ne fait aucun mouvement suspect, et ne dérobe pas ses mains aux regards, inquisiteurs, vous pouvez le croire, de gens plus sceptiques et moins crédules que ne le pense votre rédacteur. J'ai vu des pluies de fleurs tomber du ciel, des oranges suivre le même chemin, des fleurs tirées des vêtements ou des cheveux des spectateurs, et y adhérer si manifestement qu'il fallait une certaine force pour les extraire. Des apports se sont formés sous les yeux des assistants dans la main *ouverte* du médium.

La brochure du docteur Bohn explique-t-elle comment une salle, dans laquelle ne se révèle aucune odeur

particulière, se trouve, un quart d'heure après l'ouverture, saturée du parfum des fleurs provenant des apports, au point d'en incommoder presque les assistants? Explique-t-elle comment certaines fleurs sont ruisselantes d'eau et d'autres sèches suivant l'utilité, tandis que toutes sont d'une absolue fraîcheur? Explique-t-elle que pas une feuille, pas une fleur ne sorte des « réserves » de Mme Rothe, brisée, ou même froissée.

Je lui ai vu tirer des roses prêtes à s'effeuiller sans un pétale de moins, et des pensées, la plus délicate, peut-être, de toutes les fleurs, non fanées, alors que les fleurs recueillies au début étaient déjà flétries. M'expliquera-t-il la magnifique branche de mimosa que j'ai reçue, ayant ses étamines bien redressées, alors que tout le monde sait à quel point cet organe est sensible chez cette fleur, et se replie au moindre contact? Cinq fleuristes, grands et petits, que j'ai consultés le lendemain, m'ont ri au nez quand je leur ai demandé de m'en procurer en cette saison. Vous pouvez vous informer sur ce détail dont la vérification est facile.

Par conséquent, au nom de ceux qui ont vu, dans les conditions de contrôle le plus certain, contre ceux qui se font, sans preuves suffisantes, l'écho de ce qui n'est qu'une calomnie ;

Au nom de l'honneur, qui ne permet pas de laisser sans défense une femme absente, étrangère, ignorant les attaques dont elle est l'objet et ne pouvant y répondre ; qui, de plus, est *désintéressée*, car elle n'a jamais voulu, à ma connaissance, accepter la moindre rémunération, ce qui fait que je trouve que c'est une amère ironie que de dire que la médiumnité est pour elle « un métier lucratif » ;

Au nom de la Justice et pour rendre hommage à la vérité,

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien insérer cette protestation à la place où a paru l'accusation.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. Béra.

La réponse de Mme Rufina Noeggerath.

Je présente courtoisement mes réfutations au réquisitoire de M. Erich Bohn exposé par M. Vernier dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 juin 1901.

1° Comme la mise en scène, le changement et le placement des assistants sont toujours les mêmes; nous donnons en détail les dispositions qui, par elles-mêmes, mettent à nu la supercherie.

Réponse. — Dans chaque maison où Mme Anna Rothe vient pour la première fois, accompagnée de son impresario, M. Jentsch, elle, ainsi que lui, ignorent l'arrangement qui dépend de la salle, des meubles, et surtout de la volonté et de la manière d'être du maître de la maison.

2° L'impresario Jentsch se fait d'abord soumettre la liste des spectateurs. Il n'admet que les spirites convaincus.

Rép. — A l'heure qu'il est, M. Jentsch ignore encore les noms, la position sociale et les opinions des spectateurs qui ont assisté à plusieurs séances auxquelles j'étais conviée Chez moi, la séance ayant été décidée du jour au lendemain, je n'aurais pas eu le temps de m'entendre avec M. Jentsch. Il n'a vu les assistants qu'en entrant dans la salle de la séance.

L'assemblée était composée de quelques spirites, les uns ayant de l'expérience, d'autres point, et d'ignorants de toute science psychique mais disposés à un examen sérieux. *Tous* se sont retirés satisfaits et ont signé le procès-verbal sans hésitation. Un seul s'est abstenu pour des raisons fortuites : c'est M. Malet, qui a exprimé toute sa satisfaction de la séance, et combattu l'article de M. Vernier dans l'*Echo du Merveilleux* même, dont M. Malet est un des principaux collaborateurs. (N° du 1er juillet 1901.)

3° Toujours la grande majorité de l'assistance est composée de dames.

Rép. — Chez moi, douze messieurs et trois dames seulement ont été invités : La première, présidente d'une grande œuvre humanitaire ; la deuxième, auteur dramatique, écrivain distingué ; la troisième enfin, musicienne, peintre, littérateur et correspondante de journaux étrangers. Accordera-t-on à ces trois femmes de valeur d'égaler un homme? Si M. Malet n'a pas (dans l'article visé plus haut) indiqué le même chiffre, c'est qu'il m'a comptée moi-même et compté également une femme de chambre qui n'assista qu'à une partie de la séance, le médium ayant voulu lui faire une communication.

4° Les assistants doivent être aussi *près que possible* de la table qui est recouverte d'un tapis tombant presque jusqu'à terre.

Rép. — Chez moi, — et chez d'autres, — nous étions librement assis, éloignés ou rapprochés, autour d'une table — une petite table sans tiroir — qui, après avoir été renversée, examinée, fut recouverte d'un *court* tapis en toile cirée pour être préservée de l'humidité des fleurs.

Dans une séance de chercheurs sérieux, je conseillai d'enlever le tapis de la grande table autour de laquelle nous étions réunis, car les fleurs qui appa-

raissent sont généralement couvertes de gouttes de rosée et qu'il nous a même été apporté des bottes de myosotis et de feuillage ruisselantes d'eau comme si elles avaient été prises dans un baquet. Il était prudent de ne point exposer le tapis à être détérioré. Ce changement imprévu n'empêcha point la table d'être couverte de fleurs sous l'éclat d'un lustre à six becs électriques.

5° Le médium est presque *toujours* — il y a une ou deux exceptions faites en faveur d'hommes crédules, et encore ne peuvent-ils s'asseoir qu'à sa droite — encadré de deux dames.

Rép. — Dans des séances auxquelles j'ai assisté, le directeur, antispirite, très sévère, était assis à *gauche* — il paraît que c'est la gauche qui est suspecte — du médium qu'il ne quittait pas des yeux.

6° Personne n'est admis à se tenir derrière lui (le médium).

Rép. — Toute personne instruite en expérimentation s'opposera à ce que quelqu'un se place derrière le médium, car un effet de magnétisme humain, conscient ou inconscient, nuit à l'intervention de l'esprit. C'est chose connue, puis la personne en cause risquerait fort de passer pour un compère. Mieux vaut la lumière autour du médium.

7° L'impresario se tient au bout de la table, de manière à surveiller tous les spectateurs.

Rép. — L'impresario se retire quand on le désire. Lorsque dans l'assemblée il se trouve des personnes qui comprennent l'allemand et le peuvent traduire, sa présence n'est plus nécessaire. Ce fut le cas chez moi. M. Jentsch se retira de lui-même, sans qu'on l'en prie.

8° Les apports s'opèrent, soit pendant que le médium est assis à la table, soit pendant qu'il s'entretient avec les spectateurs au milieu desquels il circule.

Rép. — Je n'eusse pas mieux parlé pour annuler le numéro 3. « Les assistants *doivent être aussi près que possible de la table* qui est recouverte d'un tapis tombant *presque jusqu'à terre.* »

9° Elle tire comme un escamoteur des fleurs ou des amulettes qui paraissent venir de derrière la personne à laquelle elle parle.

Rép. — Ses procédés sont des plus diver . Quand le phénomène est laborieux, il se fait autant que possible dans l'ombre, qui est favorable à toute matérialisation. Ainsi les violettes, mes fleurs favorites, qui m'ont été offertes, se sont matérialisées dans les plis obscurs de ma jupe, et même à terre, tandis que d'autres fleurs, suspendues dans le vide, sont apparues dans la grande lumière, éloignées du médium et à une élévation telle, que son bras devait s'allonger pour les atteindre. Elles ne se présentent jamais à l'envers.

10° Phosphorescences... La supercherie y est archi visible, car des vapeurs odorantes de phosphore se dégagent du bout de ses doigts.

Rép. — Cette observation prouve que celui qui l'a faite n'a pas expérimenté à fond les phénomènes d'apports et de matérialisations, et en a peu vu, car ces phénomènes dégagent toujours des odeurs ou des effets de phosphore, par quelque médium puissant qu'ils soient produits.

11° Preuve non moins convaincante : elle s'est toujours obstinément refusée à toute séance devant une société d'études psychiques.

Rép. — Elle est loin de s'y refuser. Par une attestation d'un membre de la Société psychique de Dresde, M. Paul Mattig, artiste-peintre, rue Cauchois, 3, nous avons appris que l'honorable président de cette Société, M. Schultz, docteur en philosophie, a connu, employé et recommandé Mme Rothe, pendant des années, dans le monde des savants et dans la meilleure société. M. Mattig a assisté à des séances chez une dame Nella Luderitz Bergstrasse, membre de la Société, et chez le comte Bawel Ramingen. Chez ce dernier, les fleurs étaient tellement abondantes que Mme Rothe n'en eût pu dissimuler le volume. Cela se passait devant vingt personnes, beaucoup de savants, quatre docteurs en médecine, autres docteurs et professeurs de différentes Facultés, gens de lettres et d'art, dames écrivains.

A Berlin, Anna Rothe donna plusieurs séances chez le comte et la comtesse de Moltke, la baronne Grünhoff, le conseiller Von Zimmermann, etc., etc.

12° Elle n'opère que devant un public d'invités payants.

Rép. — A Chemnitz, elle implore des fleurs pour les pauvres, afin d'adoucir leur misère.

— Elle m'a offert gratuitement une séance pour les miens Son départ pour cause de santé nous a privés de cette séance.

13° Jentsch rédige lui-même le compte rendu de la séance et le fait signer par la majorité crédule.

Rép. — Chez moi, ce sont trois messieurs et une dame qui ont écrit en toute liberté les procès-verbaux pendant la séance. M. Jentsch n'était pas présent. J'apprends que cela s'est passé de la même manière chez deux ou trois de mes amis.

14° Jamais on ne fouille le médium avant la séance et de plusieurs observations il résulte que Mme Rothe,

qui est maigre, a, chaque fois qu'elle vient s'asseoir à la table, des hanches d'une dimension démesurée — c'est la réserve aux fleurs — qui se sont complètement affaissées, lorsque tous les apports de fleurs ont été exécutés.

Rép. — Elle a *voulu*, lors de la séance qu'elle m'a accordée, se montrer à moi *toute nue* sans que je le lui demande. Elle a ôté jusqu'à ses bas et ses souliers. Tous ses vêtements ont été mis et sont restés dans une chambre éloignée pour être montrés pièce par pièce aux invités. Elle n'a revêtu que ma robe de chambre.

Dans une séance privée chez de mes amis, elle a ôté son corsage et ses jupons pour revêtir une jupe de la maîtresse de la maison Cela ne s'est pas répété aux séances suivantes, le grand éclairage à l'électricité rendant toute supercherie impossible.

Le simple bon sens ne dit-il pas que des fleurs naturelles, serrées sur des hanches recouvertes de jupons, se faneraient dans l'attente du phénomène — de quelques heures souvent — et ne pourraient sortir de leur cachette sans être effeuillées ni se montrer dans toute leur fraîcheur ?

15° Elle cachait dans son corsage les objets nécessaires à une matérialisation d'esprits : étoffes de crêpe, tête qu'elle y adaptait avec des taches phosphorescentes, mal exécutées, d'ailleurs, à la place des yeux, de la bouche et du nez.

Rép. — Un corsage qui par sa forme et son élasticité serait capable de contenir toute une garde-robe et une tête de mannequin, serait à lui seul un phénomène prodigieux. Cette tête ornementée de taches phosphorescentes pour représenter des yeux, une bouche, un nez, serait un épouvantail grotesque qui n'a aucun rapport avec les apparitions d'esprits.

16° Dans les foires se trouve sa véritable place.

Rép. — En vérité, si Mme Rothe possédait un talent de prestidigitatrice d'une force inconnue jusqu'aujourd'hui dans les annales physiques, et si elle n'avait d'autre mobile que l'argent, elle irait, sans nul doute, se présenter comme telle dans les théâtres et les salons où l'on s'amuse. Elle serait couverte d'or et n'aurait à craindre ces embûches que lui tendent si cruellement les implacables adversaires du spiritisme... parce qu'ils ne savent pas, bien entendu.

J'ai connu deux médiums à qui l'on a offert des sommes fabuleuses en échange de leurs trucs. Ils n'ont pu que répondre : « Commencez par mettre vos mains chaque jour sur une table pendant une demi-heure... »

RUFINA NOEGGERATH.

Nous nous sommes permis de supprimer la fin de cette lettre qui contenait l'exposé de la théorie spirite et qui ne contenait aucun argument contre la thèse de notre ami H. Vernier.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

(*Suite*)

Médiumnité (*suite*). — Tous les grands intellectuels, les nobles intelligences, sont plus ou moins médiums, mais la médiumnité peut être plus ou moins développée, suivant l'individu en qui elle réside ; elle se manifeste, du reste, de mille manières, soit par inspiration, soit par somnambulisme, soit sous l'action magnétique.

A l'heure actuelle, d'après de *savants* docteurs, la médiumnité serait un signe d'infériorité (nous pouvons affirmer le contraire) ; ce serait même un signe de dégénérescence d'après les mêmes docteurs, car il n'y aurait guère que des scrofuleux, des détraqués, des hystériques qui seraient médiums. C'est étrangement comprendre la chose ; c'est même un renversement d'idées ; nous ne nions pas en effet que des médiums qui abusent de leurs facultés, principalement des femmes, arrivent à être des hystériques, des détraquées, mais on peut appliquer les mêmes états d'infériorité à tous les grands travailleurs intellectuels ; des grands littérateurs, des poètes, des peintres, des grands artistes peuvent, par l'abus, arriver au cabanon de la maison de santé, mais s'ils sont fous, ce n'est pas parce qu'ils furent de grandes intelligences, mais parce qu'ils abusèrent de leur supériorité et travaillèrent plus que de raison pour acquérir plus de gloire et de fortune qu'ils n'en avaient.

Nous dirons donc, en manière de conclusion, que le nombre des médiums conscients ou inconscients est si considérable qu'il s'en trouve parfois même parmi les hystériques et les détraqués ; bien plus, ces médiums sont ainsi parce qu'ils sont possédés par le mauvais esprits, car pour tout penseur sérieux, certains genres de folies ne peuvent être expliqués que par des possessions démoniaques, favorisées par l'abus de travaux médianimiques. — Cf. — *La Psychologie devant la science*, chap. XIII, pag. 180. 1 vol. in-12, Paris, 1893.

Aux termes médiums et médiumnité se rattachent ceux de *médianimique* et de *médianisme* qui suggèrent par leur racine même à notre esprit l'idée d'âmes intermédiaires (*media*, *anima*). Comme synonyme de médiumnité, on commence à employer *médiumnisme*.

(*A suivre*) JEAN DARLÈS.

ÇA ET LA

Objet perdu retrouvé grâce à un rêve

Mme Jeannie Lang Blaikie avait fait l'acquisition, en avril 1892, d'une croix de bon vieil or très artistique, qu'elle porta pour la première fois un soir qu'elle allait au théâtre. Rentrée du théâtre, elle constata que sa croix avait disparu et elle se coucha très affectée de cette perte. Elle s'endormit et rêva qu'elle perdait sa croix, puis le rêve changea et elle pensa se trouver dans le salon de la maison qu'elle habitait alors et regarder par la fenêtre placée au-dessus de l'entrée principale; dans son rêve, toujours, elle vit dans la rigole, immédiatement devant la porte, la croix en or, courut dans la rue et ramassa sa croix.

Dans la matinée, elle avait oublié son rêve, mais l'après-midi, en prenant le thé avec son hôtesse dans le salon, celle-ci parla de la croix et exprima le doute que jamais elle serait retrouvée. Il n'en fallut pas plus pour rappeler son rêve à Mme Blaikie. Elle le raconta, disant : « J'allai à la fenêtre, regardai dehors et vis la croix dans la rigole, tout contre la bordure. » L'hôtesse rit de bon cœur; elles allèrent toutes deux à la fenêtre, la croix était bel et bien dans la rigole, reflétant un rayon de soleil.

(*La Lumière.*)

Merovak, l'homme des cathédrales

Nous avions perdu de vue depuis longtemps Merovák, l'homme des cathédrales, qui intéressa autrefois la curiosité publique par ses improvisations musicales.

Il est venu se rappeler, l'autre jour, à notre souvenir, en nous apportant le premier numéro d'un journal qu'il a fondé, *Le Journal de l'homme des Cathédrales*, dans lequel il donne libre cours à ses rêves moyen-âgeux.

Ceux de nos amis que cette publication intéresserait peuvent se la procurer chez M. Le Roy, 4, rue Bouteiller, à Lisieux.

Les prédictions de Mme Kaville

Plusieurs de nos lectrices qui ont eu la curiosité de refaire nos expériences avec Mme Kaville, nous écrivent des lettres véritablement enthousiastes sur l'étonnante prescience de cette cartomancienne.

Voici deux de ces lettres :

Monsieur,

Mme Kaville, dont vous parlez dans *l'Echo du Merveilleux*, m'a prédit à plusieurs reprises des choses que je croyais ne pouvoir arriver, et tout ce qu'elle m'a dit s'est réalisé. Je puis même dire que sans Mme Kaville j'aurais été très malheureuse. J'étais désespérée : elle m'a remonté le moral, elle m'a fait entrevoir un avenir moins sombre ; aussi je lui en suis profondément reconnaissante, et je voudrais que tous ceux ou celles qui sont malheureux aillent la consulter.

Je serai heureuse si vous voulez faire paraître ma lettre dans votre journal.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Mme F.
11, rue de la Pépinière.

Monsieur,

Je suis allée consulter Mme Kaville et j'en suis ravie. Elle est merveilleuse. Je ne puis parler que pour le passé ; mais ce qu'elle m'a dit est tellement renversant, que j'espère que ce qu'elle me prédit pour l'avenir se réalisera ; j'ai, dans mon existence, des faits connus de moi seule, ces faits sont de nature extraordinaire. Mme Kaville m'a débité toute l'histoire de ma vie comme si elle lisait dans un livre où cette histoire aurait été écrite. Je vous le répète, c'est incroyable.

J'avais consulté souvent, mais je n'avais rencontré que des farceuses ; aussi j'avais renoncé à me faire faire les cartes. Après avoir lu votre article, j'ai eu la curiosité d'essayer encore et je suis allée chez Mme Kaville. Eh ! bien, j'en suis enchantée, et vous remercie de me l'avoir fait connaître. Si vous le désirez vous pouvez publier ma lettre.

Je vous prie de recevoir, Monsieur, mes salutations les plus empressées.

J. L.
78, rue Claude-Bernard.

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE HUITIEME (*Suite*).

Ce fut, du moins, ce qu'il dit à ceux qu'il envoya le remplacer. Après lui nous vîmes successivement : Samson, Nabuchodonozor, Achas, Adonisédech et Jephté qui furent tous étonnés et joyeux de la défaite de Lucifer et se promirent de l'en châtier à son tour. Ils espéraient même monter sur son trône, et ils s'en vantaient avec le plus net orgueil. — « Ah ! mons Lucifer, tu as rendu un pacte ? » disait Samson, les yeux flamboyants d'espoir et de joie. « Tu as rendu un pacte !... A moi ton sceptre !... » et autres bravades semblables. Lucifer eut, à la vérité, bien des humiliations à dévorer et de rudes combats à soutenir; mais comme sa force l'emporte de beaucoup sur celle des autres, il conserva son trône.

Un mot encore sur les noms et le caractère de ces démons. Voici leurs noms selon le rang qu'ils occupent dans la légion : Lucifer, Ossian, Gédéon, Samson, Adonisédech, Achas, Nabuchodonozor, Absalon, Joab, Holopherne, Jephté, Beelzébuth, Jaïre et Abner, noms dont le plus grand nombre ont été portés par des personnages bibliques. Depuis, j'ai vu encore Salmanazar, Sardanapale, Dalila, Tobie, Athalie, Sémiramis et Adern.

D'autres portent les noms de divinités païennes, comme Jupiter tonnant, Vénus, Proserpine, Diane, Calypso, etc. Chacun d'eux a son caractère particulier, et, chose bien remarquable, on trouve, dans plusieurs, des traits de ressemblance avec les hommes qui ont porté les mêmes noms. Ainsi, le caractère propre de Samson, c'est la force. On dirait, à le voir, un être impassible qui ne sent pas plus les souffrances qu'il endure que celles qu'il fait endurer. Nabuchodonozor a quelque chose d'emphatique comme son nom; c'est l'ostentation vivante Dalila est fine et rusée ; je ne connais en cela que Tobie qui lui soit supérieur,

Absalon se vante d'une magnifique chevelure. Jephté rit toujours sans raison, c'est le type du bouffon. Aussi, les autres démons l'appellent-ils l'imbécile ; Quant à Ossian, c'est l'insolence et la cruauté réunies. Lucifer a quelque chose de plus digne. On sent qu'il ne voudrait pas descendre lui-même à beaucoup des turpitudes qu'il fait dire et faire.

Qu'on remarque enfin cette sorte de diversité de sexe entre les démons. Les âmes humaines étant créées en harmonie avec les corps qu'elles doivent animer, il y a entre elles une différence correspondant à celle des corps.

La même différence se trouve dans les démons, quoiqu'il n'y ait pas diversité de sexe entre les corps dont ils se revètent à volonté. — « Tu verras ce que c'est qu'une femme démon, » — me disait un jour Vénus. En effet, l'enfer ne recèle rien de plus affreux. Elle réunit à un degré inimaginable l'amour des voluptés et la cruauté la plus sauvage : harmonie profonde entre elle et ceux qui lui obéissent, la cruauté et la corruption marchant toujours de front dans le caractère des peuples Qu'on se rappelle les Romains de Néron !

CHAPITRE NEUVIÈME

J'ai dit que, par leurs lettres, les démons m'apprenaient bien des choses qu'ils auraient eu tout intérêt à me cacher ; de même aussi, par les exorcismes, Dieu voulait déjà les vaincre par eux-mêmes .Qu'on se figure donc le démon, dans le corps de Cantianille, après quelques-unes des crises dont j'ai parlé, étendu sur un matelas et condamné par Dieu à une complète immobilité. Ses yeux se tournaient avec rage vers un interlocuteur invisible qui semblait lui parler. Il écoutait, puis se révoltait en blasphémant. — « Non, je ne le dirai pas. Non, il ne saura pas cela. » — Je lui ordonnais alors de se soumettre ; et, après une lutte plus ou moins serrée, selon l'importance de ce qu'il avait à me dire, j'en obtenais la révélation. Parfois, me sentant poussé à lui faire telle ou telle question, et ne sachant pas si le bon Dieu m'y autorisait : — « Demande à Dieu si tu peux répondre à ma pensée » lui disais-je. Ou bien encore : « Mon Dieu, puis-je vous demander ce que je pense ? » — Et j'agissais selon la réponse. D'autres fois, pressentant qu'il avait quelque chose à me dire, je lui ordonnais d'obéir à Dieu, et après bien des résistances, il finissait par se soumettre. Souvent mon père craignait de ma part un peu de curiosité, mais le démon lui disait avec fureur :—« Laisse-le demander. Si la question ne plaît pas à ton Dieu, il saura bien m'empêcher de parler. » — En effet, plusieurs fois il me répondit : — « Ton Dieu te l'apprendra plus tard. » — Promesse qui a été tenue depuis.

Voici quelques-unes des choses que j'ai apprises ainsi : Ossian me dit un jour avec orgueil : — « Moi, j'étais le second au ciel, je suis le second en enfer ! » — Un éclair me traversa l'esprit. Ce démon était si furieux contre Cantianille..... — « Est-ce qu'elle ne serait pas destinée à te remplacer ? » lui dis-je. — Cette question l'exaspéra..... — « O monstre, ô infâme, qui est-ce qui t'a dit cela ? » — Je le forçai d'en convenir. — « Eh bien ! oui, c'est vrai, me dit il ; mais elle n'y parviendra pas, je saurai bien l'en empêcher. »

Souvent encore, Dieu le contraignait de faire l'éloge de sa victime et de confirmer ce qu'il m'en avait écrit précédemment. — « Si tu voyais tous les trésors de vertu et d'amour qui sont au fond de son cœur ! Elle peut faire un bien immense..... Jamais ton Dieu ne l'aura, il serait trop fier de posséder cette âme qui deviendrait si sainte... » A la vérité, j'avais toujours remarqué dans Cantianille que, sous un monceau d'iniquités, son âme était restée bonne, affectueuse, reconnaissante et pure, comme la chair reste blanche sous un vêtement souillé. — « Aussi, ajoutait le démon, pour elle seule, ton Dieu n'hésiterait pas à souffrir une nouvelle passion ! Et moi, pour la conserver, je donnerais toutes les âmes de l'enfer. »

(*A suivre*).

A TRAVERS LES REVUES

PHÉNOMÈNES REMARQUABLES OBSERVÉS DANS UN CAS D'HYSTÉRIE

Voici un extrait d'une remarquable observation que publie M. le docteur L. Hahn dans les *Annales des Sciences psychiques* :

En 1853, le Dr Nicolo Cervello décrivit une série de phénomènes observés par lui sur une hystérique dans un mémoire devenu excessivement rare et intitulé : *Storia di un caso d'isterismo con sognazione spontanea* (Palerme, 1853). Le numéro de décembre dernier du *Journal of the society for psychical research* contient la traduction abrégée de ce mémoire, faite par Mme Whitaker. La traductrice fait d'abord remarquer que la sincérité du Dr Nicolo Cervello, père du distingué professeur Vincenzo Cervello, membre honoraire de l'Académie des Sciences de Paris, ne peut être suspectée en aucune façon. Mais voici le récit :

Ninfa Filiberto, d'une bonne et respectable famille, bien élevée, et âgée de seize ans, fut prise, le 26 décembre 1849, de violentes convulsions. Dès son enfance, elle avait manifesté les signes d'un tempérament singulièrement nerveux et sensitif, tout en jouissant d'une bonne santé, et n'avait jusqu'alors laissé voir aucun indice d'un état anormal. Mais de ce jour, elle présenta des accès de somnambulisme, et son humeur jusqu'alors très gaie devint extrêmement mélancolique, au point qu'en avril suivant, elle était pâle et profondément amaigrie et se plaignait de vives douleurs dans la région du foie et avait les pieds enflés.

On fit appeler le Dr Cervello qui, en raison de son extrême pâleur, lui prescrivit le traitement de la chlorose. Le 22 mai, elle eut une nouvelle attaque de convulsions suivie de perte de connaissance ; les convulsions se répétèrent pendant trois jours, puis cessèrent ; aux douleurs hépatiques vint s'ajouter ensuite une douleur dans la région du cœur. Le 27 juin, nouvelle et violente attaque de convulsions et de douleurs, suivie d'un état léthargique qui persista vingt heures, jusqu'à ce que les médecins crurent utile de réveiller la malade par l'administration d'ammoniaque. Le résultat désiré fut obtenu, mais la pauvre fille fut reprise de convulsions si terribles qu'elles mirent sa vie en danger.

On vit survenir de la douleur entre les deux épaules, de la toux et de l'hémoptysie ; soudain, vers la fin de juillet, tous les symptômes morbides disparurent *dans les vingt-quatre heures* ; elle redevint gaie et heureuse de vivre, et le

9 août, le Dr Cervello reçut sa visite et celle de ses parents venus pour le remercier des soins dévoués qu'il avait prodigués à la malade pendant sa grave maladie. Tel est, brièvement résumée, l'histoire de la première phase de cette curieuse affection.

Deuxième phase. — Le 10 août, le sujet présenta des signes de mélancolie et fut pris dans l'après-midi de violentes douleurs dans le bras gauche ; ces douleurs, il est vrai, ne furent pas de longue durée, mais laissèrent le bras paralysé. Le lendemain, le même phénomène se reproduisit, d'abord sur une jambe, puis sur l'autre. Survint du délire, et le 13, elle ne reconnut plus ni ses parents ni ses proches, et le bras droit seul pouvait encore se mouvoir librement. Il y eut une consultation de cinq docteurs, et ils furent d'accord pour diagnostiquer une maladie nerveuse, mais aucun des remèdes qu'ils prescrivirent ne procura de soulagement. Le 20 août, après une phase d'inconscience, elle dit qu'elle désirait écrire ; de prime abord, on ne comprit rien à ce qu'elle écrivait, mais on ne tarda pas à découvrir qu'elle écrivait *à rebours*, et cela avec une vélocité qui étonnait toutes les personnes présentes. On fit l'impossible pour choyer et pour égayer la pauvre fille, et le 22, l'un de ses frères lui donna quelques bonbons qu'elle se mit aussitôt à compter à rebours ; on lui en donna un grand nombre, et elle se mit *immédiatement* à les compter en commençant à partir du nombre 28 et toujours à rebours ; c'était le nombre exact. Pendant cette période de la maladie, elle voyait toutes choses sens dessus dessous, et quand on lui donnait une montre pour dire l'heure, elle la plaçait en sens inverse, le haut en bas. A cette époque, elle avait un grand nombre d'accès d'inconscience, les yeux fixes et vitreux, et vers le 22, elle fut prise d'une impossibilité d'avaler. Le 26, elle jeta un cri perçant et l'on constata qu'elle avait aussi perdu l'usage du bras droit !

Ici la traduction du mémoire original devient textuelle : « Le 12 du mois suivant, reprenant sa plume, elle inaugura une nouvelle sorte d'écriture. Ce n'étaient plus des chiffres, mais des lettres d'un alphabet entièrement inconnu. Nous prîmes beaucoup de peine pour découvrir la connexion entre cet alphabet et nos lettres ; après bien des recherches la concordance fut clairement établie, et de ce moment on put comprendre ce qu'elle écrivait. Mais le 13, elle adopta encore un autre alphabet qu'il nous fut impossible de déchiffrer. Elle écrivait sur des lignes verticales, et on lui dit qu'on ne comprenait pas son écriture.

« De son côté elle ne comprenait pas notre langage, et quand elle se mettait à parler, c'était dans une langue tout à fait nouvelle. Heureusement elle eut de fréquents accès de transe durant lesquels elle parlait français et italien. Plus tard, dans la même journée, on lui remit une grammaire grecque ; elle jeta un rapide coup d'œil sur l'alphabet grec, et sembla y prendre plaisir, et aussitôt elle se servit de ses caractères qu'elle employa le reste du jour, sans changer d'*alphabet*, écrivant des phrases italiennes avec des lettres grecques, et pour la première fois depuis le 20 août, sans écrire à rebours.

« Mais, en même temps, elle ne parlait ni ne comprenait l'italien, et le seul moyen de lui faire comprendre quelques phrases, fut d'épeler un à un les noms grecs des lettres qui composaient ces phrases. En revanche, elle nous parlait avec une telle volubilité un langage incompréhensible pour nous, qu'on aurait dit que c'était sa langue usuelle. Nous supposâmes que c'était du grec, car dans une nouvelle transe elle écrivit : « J'ai été à Athènes ; j'ai vu cette aimable cité ; les gens y parlent comme moi. »

Elle finit par s'imaginer qu'elle était elle-même une Grecque ; elle prit un air fier et résolu, et parut avoir peine à réprimer une colère profonde et silencieuse. Elle cacha un poignard dans son sein et le brandit souvent, avec la menace de le plonger dans le corps de l'un ou de l'autre, et elle ne souffrit pas qu'on le lui enlevât.

Le 14, elle ne comprenait ni grec, ni italien, mais parlait et comprenait le français exclusivement.

« Son humeur fut toute différente de celle de la veille ; elle était gaie, spirituelle et aimable ; elle conversait avec vivacité et comprenait très vite. Elle ne pouvait lire l'heure sur le cadran divisé à la façon italienne. On lui donna une grammaire italienne-française ; elle lisait les phrases françaises, mais ne comprenait ni ne pouvait prononcer l'italien. Lorsqu'on lui demanda ce qu'elle avait fait la veille, elle répondit qu'elle ne se rappelait rien. On lui dit qu'elle avait parlé grec ; elle se mit à rire, et dit qu'elle n'avait jamais appris le grec ni aucune autre langue que la sienne, — qu'elle était une Parisienne vivant à Palerme.

« Elle se moquait de notre accent et de notre prononciation, et regrettait vivement de n'avoir pas assez de voix pour nous montrer comment on s'y prenait à Paris, etc. Elle se plaignit à plusieurs reprises de ressentir du trouble dans sa tête ; la musique le dissipa. Ainsi se passa la journée du 14.

« Nous attendions avec impatience le lendemain, où elle devait parler anglais, car elle avait appris un peu le français, mais de l'*anglais* elle ne connaissait même pas les premiers éléments, et *personne* de sa famille, dont elle aurait pu prendre, par ci par là, un mot ou une phrase, n'avait jamais appris l'anglais.

« Le 15 septembre, arriva, dès la première heure, le professeur chevalier Tineo (l'oncle de la malade), qui observait presque journellement les étonnants phénomènes de la maladie de sa nièce ; il resta auprès d'elle jusqu'à 3 heures de l'après-midi pour satisfaire son inexprimable curiosité. Etaient présents en outre deux Anglais, M. Wright et M. Frederick Olway, ainsi que six Siciliens... (noms et professions donnés) qui comprenaient bien l'anglais et se relayèrent pour passer la journée auprès de la malade.

« Lorsqu'elle se réveilla, ils lui parlèrent italien et français, mais elle les regarda toute confuse sans rien comprendre de ce qu'ils lui disaient. Puis, parlant en excellent anglais, elle exprima sa surprise qu'on tardât tant à lui apporter son thé (1). M. Olway se mit ensuite à lui parler et elle soutint aisément la conversation avec lui. On la pria d'écrire, mais elle refusa ; priée instamment de n'écrire qu'un ou deux mots, elle écrivit en anglais (avec une faute) la date du jour ; « Fifteen september. »

« Sa voix était, ce jour-là, presque éteinte, et par moments expirait totalement. A ces instants, lorsqu'elle ne pouvait se faire comprendre par signes, elle recourait à un ingénieux artifice. Elle demandait un livre anglais et,

(1) Note de la traductrice, Mme Whitaker. — Il faut noter ici que jamais on ne prend le thé le matin en Sicile. En réalité, il y a cinquante ans, on ne le prenait que sous forme de décoction pour veiller la nuit un enfant malade.

le tenant dans sa main, indiquait du doigt différents mots et arrivait ainsi à composer la phrase qu'elle voulait dire. Dans les moments de crise, elle injuriait l'enfant (de ses visions) et le menaçait de ses poings à la manière anglaise. Elle se disait née à Londres, mais habitant Palerme.

« Lorsque les deux Anglais parlaient ensemble, elle avait tout l'air de bien comprendre ce qu'ils disaient, et se félicitait de l'heureux hasard qui lui avait fait rencontrer deux compatriotes à l'étranger.

« Quand les Siciliens parlaient anglais, elle remarquait leur accent étranger et déplorait la faiblesse de sa voix qui ne lui permettait pas de leur apprendre à prononcer correctement sa langue. Vers le soir, elle nous prévint que le lendemain elle parlerait italien, et elle entra ensuite dans une discussion avec les deux Anglais, sur le point de savoir lequel des Siciliens présents parlait le mieux l'anglais. Ainsi se termina cette journée, si pleine de merveilles, non seulement pour nous, mais aussi pour les étrangers présents. »

La fin de cette intéressante observation est donnée en abrégé :

La malade avait prédit que, le 18, la paralysie disparaîtrait entièrement ; c'est ce qui arriva. Ce qu'il y eut de curieux, c'est qu'à mesure que la paralysie disparaissait, la malade, qui jusque-là avait parlé en pur toscan, passait *au milieu d'une phrase* au dialecte sicilien, qui était sa langue maternelle ; elle ne se rappela, par la suite, aucune des langues qu'elle avait parlées si miraculeusement.

Dans un moment de transe, elle écrivit au Dr Cervello qu'elle serait assaillie de terribles convulsions le 22 ; à son état normal, elle n'en savait rien, et le 19 et le 20, ignorant ce qu'elle avait prédit, elle reprit force et courage et fut assez bien le 21 pour sortir.

Troisième phase. — Le Dr Cervello divise cette phase de la maladie en sept périodes : la première, allant du 22 au 27, comprend les plus violentes convulsions observées sur le sujet ; ce fut à tel point qu'il fallut préparer une chambre matelassée pour la malade. Le somnambulisme constitue également l'une des particularités de cette période : la malade put ourler à la perfection un mouchoir, les yeux fermés. La seconde période commença le 28, après un répit de vingt-quatre heures, et fut caractérisée par une grande lucidité, mais avec impossibilité de reconnaître les personnes qui l'entouraient.

A ce moment, le Dr Raffaello se trouva à même de lui donner quelque assistance par le moyen de ce qu'on appelait alors magnétisme animal, et elle en retira un véritable soulagement ; le sommeil artificiel la reposa et lui rendit des forces. Certes, cette science était alors dans l'enfance et pratiquée surtout par des charlatans, aussi le Dr Cervello se croit obligé, dans son mémoire, de s'excuser d'avoir permis de recourir à un traitement magnétique.

Il est curieux de noter que, certains symptômes de cette curieuse maladie restant totalement inexplicables, le Dr Cervello en fut réduit finalement à accéder à la requête pressante du confesseur de la malade qui désirait l'exorciser comme possédée par des démons ; il dut donner son autorisation ; la singulière cérémonie eut lieu, et il est inutile d'ajouter qu'il n'en résulta pas le moindre soulagement pour la malade.

Le 4 octobre, la jeune Filiberto présenta la première crise de la troisième période, avec nouvelle « transposition des sens » et de longues attaques de catalepsie. Elle continuait à prescrire, à l'état de transe, les remèdes médicaux à employer. Entre autres, elle prédit que les sens seraient localisés exclusivement dans le doigt médius de chaque main. Pour diminuer la durée des accès de catalepsie, elle dit : « Donnez moi de petites doses de sirop de térébenthine ; cinq minutes après le début de la crise, comprimez-moi le front et soufflez-moi derrière les oreilles (1). »

Pendant cette période, la malade eut une crise caractérisée par une chaleur brûlante de tout le corps dont le tégument devint rouge comme dans la scarlatine ; de violentes convulsions s'emparèrent d'elle, et avec sa face gonflée et tuméfiée, ses cheveux hérissés comme sur une tête de Méduse, l'aspect, dit le Dr Cervello, était épouvantable ! La quatrième période commença le 9 octobre ; le matin, la pauvre Ninfa paraissait entièrement calme, tout heureuse et pleine de gaieté, ignorant absolument avoir prédit, à l'état de transe, qu'elle serait prise au milieu de ce jour des crises les plus terribles. Elle avait aussi annoncé qu'elle resterait quarante-huit heures sans manger, incapable de rien avaler ; qu'elle perdrait tous ses sens et que dans les moments de transe elle n'entendrait que par l'épine dorsale.

Tout se vérifia exactement. Elle avait prédit encore que la cinquième et la sixième périodes seraient assez douces, n'entraîneraient pas trop de souffrance et seraient principalement marquées par du somnambulisme. Sur ces entrefaites, sous l'influence magnétique, elle prédit une terrible atteinte pour le 31 octobre et en même temps que sa lucidité somnambulique disparaîtrait le même jour, *désigné pour sa mort.* Il serait trop long de décrire les moyens habiles employés par le Dr Cervello pour combattre cette idée et comment, dans des séances ininterrompues, il réussit graduellement à modifier la conviction qu'elle avait de sa mort et à lui arracher quelques remèdes destinés à la faire éviter. Qu'il nous suffise de dire qu'avec l'aide du Dr Raffaello, qui se servit de son pouvoir magnétique, l'attaque du 31 fut atténuée et après des spasmes terribles du cœur et des convulsions, le calme devint absolu, et graduellement, avec le secours du magnétisme, un sommeil réparateur fut obtenu ; la guérison complète n'était plus éloignée.

Cinquième phase et déclin de la terrible maladie. — Pendant tout le mois de novembre et jusqu'au 21 décembre, l'amélioration s'accentua de plus en plus, interrompue occasionnellement par des accès de douleur au cœur, des convulsions et de la paralysie légère ; la malade put sortir fréquemment. Le 21 décembre (conformément à sa prédiction) elle présente une période douloureuse de cinq jours, et le 26, exactement un an, jour pour jour, après la première apparition de sa maladie, elle se trouva radicalement guérie.

Ici s'arrête le mémoire du Dr Cervello. Je puis seulement ajouter, dit Mme Whitaker, que Ninfa Filiberto vit encore, a été heureusement mariée, est mère et grand'mère, et a depuis lors toujours joui d'une bonne santé, et sans le retour d'aucun des symptômes extraordinaires qui avaient marqué sa curieuse maladie.

Il est évident que les faits ci-dessus donneront lieu à des interprétations diverses, à cause de leur caractère insolite et

(1) Cela a été fait en pareil cas à Lyon, en 1787, par le professeur Pététin ; mais il est évident que cette jeune Panormitaine ne pouvait avoir rien lu de ce fait qui n'était connu que de la Faculté de médecine. N. C.

de leur complexité, et selon qu'ils seront appréciés par un médecin de l'Ecole ou par un occultiste. Le neurologiste, s'appuyant sur la multiplicité des accès convulsifs, des phénomènes moteurs et sensoriels et sur leur allure protéiforme, y verra une forme anormale, aberrante d'hystérie, mais en convenant de la grande difficulté qu'il y a à faire rentrer ce cas dans le cadre classique de l'hystérie.

L'occultiste, médecin ou non, devant la difficulté de faire rentrer tous les faits observés dans la catégorie des phénomènes hystériques, recherchera leur explication ailleurs : mais ni l'automatisme psychologique, ni la conscience subliminale, ni l'extériorisation de la sensibilité ou d'un double, ne pouvant suffire à expliquer cette aptitude remarquable qu'avait le sujet de comprendre et de parler une langue qu'il n'avait jamais apprise ni entendu parler, il sera amené à tort ou à raison à invoquer l'influence des esprits s'incarnant chez le sujet.

Toute question de fraude et de simulation, de la part de la malade et des personnes qui l'entouraient, étant écartée, reste, en effet, ce fait extraordinaire, merveilleux, de la substitution, à la langue maternelle du sujet, d'une langue étrangère à peine ou jamais entendue par lui, et qu'il se met à parler couramment, avec aisance, avec une correction presque absolue, sans aucune faute contre le génie de cette langue qu'il semble avoir vécue, sans accent étranger, et avec toutes les nuances d'intonation voulues.

Dans la littérature spirite, on trouve de nombreux exemples de médiums ayant obtenu par l'écriture automatique ou autrement des communications formulées dans une langue étrangère à la leur et dont ils ne connaissaient aucunement le sens (cas de Güldenstubbe, cas cités par Aksakof, etc.). Le fait de Ninfa-Filiberto est plus extraordinaire que la plupart d'entre eux ; c'est pourquoi nous avons tenu à le faire connaître aux lecteurs des *Annales*, mais sans nous attacher à leur offrir, pour l'expliquer, aucune théorie personnelle.

D. L. HAHN.

LA LIBERTÉ DE GUÉRIR

Nous trouvons dans la *Paix Universelle*, l'article suivant que nous sommes heureux de reproduire :

Mon éminent compatriote, M. Gaston Mery, le distingué directeur de l'*Echo du Merveilleux*, vient d'être pris à parti, dans l'un des derniers numéros de la *Paix Universelle*, par deux défenseurs du magnétisme. Il s'agit de la discussion d'un de ses articles, ayant pour titre : *L'exercice du magnétisme peut-il être une profession ?*

La réplique de Polycarpe concerne la question de droit, celle de M. A. Erny, la question de fait. Je n'ai malheureusement pas lu l'article de M. Gaston Mery et me trouve par conséquent sans arguments suffisants pour essayer de mettre d'accord les trois signataires. En tout cas, il y a une chose qui est hors de doute et que je voudrais voir reconnaître à notre ami Polycarpe avec une plus grande conviction : c'est l'absolue bonne foi de M. Gaston Mery. Il est de notoriété publique que, même dans les plus ardentes polémiques de politique ou de presse, M. Gaston Mery ne s'est jamais départi de la plus entière bonne foi, comme aussi d'une parfaite correction à l'égard de ses adversaires ou de ses contradicteurs.

Ceci dit, il me semble que, si notre ami M. Gaston Mery et nos deux excellents collaborateurs A. Erny et Polycarpe ne sont pas d'accord, c'est par la raison bien simple qu'ils discutent chacun une question différente.

M. Gaston Mery se demande si l'exercice du magnétisme peut constituer « une profession distincte et patentée »; il ne me paraît pas qu'il s'oppose formellement pour cela à ce que le « magnétiseur » ait, dans certaines conditions, la liberté d'action que réclame, à bon droit, « Polycarpe ».

Quant à M. Erny, il discute les forces mêmes et les conditions d'action du magnétisme et des magnétiseurs, et il a sur ce point une compétence indiscutable.

Il me semble que Polycarpe nous ramène sur le véritable terrain, celui de la défense immédiate des magnétiseurs, en dehors des différentes opinions qu'on peut avoir sur l'exercice ou les conditions d'action du magnétisme, lorsqu'il écrit : « Le magnétiseur n'a pas besoin d'une loi « protectrice, mais d'une loi démonopolisatrice, sa liberté « d'action seulement devant le droit commun, sans taxe ni « patente, sans poursuites contre celui qui ne voudrait pas « payer son magnétiseur s'il ne l'avait pas soulagé. »

La liberté de guérir, *même* par le magnétisme non *diplômé*, voilà ce que nous réclamons, comme dérivant du droit commun qu'a toute créature humaine de disposer de son corps et de sa vie, droit qui trouve sa base dans la loi naturelle bien antérieure à toutes les lois écrites et promulguées, puisqu'elle a commencé d'exister avec le monde lui-même.

Il se trouve aujourd'hui que, par suite d'intérêts matériels opposés et par un phénomène que nous voyons se produire dans toutes les civilisations avancées, ce droit naturel ne saurait plus s'exercer utilement s'il n'est consacré par une loi écrite.

C'est cette loi écrite, conservant la liberté d'action de tous les magnétiseurs, professionnels ou non, que nous demandons au Parlement sous la forme d'un amendement à la loi du *30 novembre 1892*. On pourra, bien entendu, déterminer les conditions dans lesquelles devra s'exercer cette liberté d'action et en profiter avec quelque utilité pour reviser en même temps le chapitre de la liberté professionnelle des médecins. Je prie tous les défenseurs du droit des magnétiseurs, c'est-à-dire tous les amis de la liberté, de ne jamais perdre de vue ce but à atteindre, de ne pas éparpiller leurs forces en digressions inutiles, en discussions théoriques qui peuvent être fort intéressantes au point de vue scientifique, mais qui n'ont rien à voir avec le résultat pratique à obtenir.

Ce n'est pas sur le champ de bataille qu'officiers et soldats étudient les secrets de la balistique, ce n'est pas au moment d'une lutte corps à corps avec de terribles adversaires que nos meilleurs défenseurs doivent sortir des rangs pour consulter les augures.

Magnétiseurs, n'oubliez pas que vous combattez pour votre existence même ! Apôtres du magnétisme et de la liberté, serrez les rangs pour la défense du droit, de la vérité et de la justice !

MAURICE CHAMPEAUX.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10